

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

17^e ANNEE.—No 872

MONTREAL, 19 JANVIER 1901

5c LE No



UN NOUVEAU MOYEN DE DEFENSE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 19 JANVIER 1901

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
12, Place Jacques-Cartier.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne
Tarif spécial pour les annonces à terme.

NOTES DE LA DIRECTION

La liste des numéros gagnants, du mois de décembre, paraîtra la semaine prochaine.

SALUT AU XX^e SIECLE

A MES CONCITOYENS

Semblable au laboureur qui, vers le soir d'un beau jour, debout au milieu de son champ, mesure la valeur de la tâche accomplie et suppute en sa mémoire les gerbes de la moisson prochaine, le peuple canadien-français, en ce commencement d'année 1901, doit faire halte sur les routes de l'avenir et saluer l'aube du vingtième siècle qui vient d'apparaître aux horizons de l'histoire.

Nous devons, à ce détour de notre existence comme peuple, dresser le bilan de notre œuvre, calculer notre avoir sur le patrimoine national.

Quelle a donc été la part de travail de cette race dont nous portons le chiffre sur nos enseignes glorieuses ? Quels furent nos défauts et nos qualités ? Avons-nous satisfait aux talents dont la Providence nous avait pourvus ?

Quelle a donc été la tâche accomplie, parmi nous, Canadiens-français, pendant le siècle qui vient de tomber aux mains de l'Éternel ?

Voilà ce que je vais dire sommairement, mais, du moins, en toute vérité.

* *

Le siècle qui vient de finir avait deux ans, suivant la belle expression de Victor Hugo.

1760 sonnait encore le glas de nos espérances.

Plus de quarante ans avaient passé sur le monde depuis que Montcalm succomba sur les plaines d'Abraham ; depuis la date néfaste où le cimier de Henri IV et l'étendard de saint Louis repassèrent l'océan étonné d'un si grand naufrage. De la gouverne de France, nous étions passés à celle de l'Angleterre.

Depuis huit ans, au pays de nos ancêtres, Mirabeau, Barnave, le cardinal Maury, ne faisaient plus entendre leurs voix harmonieuses à la tribune aux harangues. Le flot de la justice divine avait emporté Danton, Robespierre et Marat.

Coryphées de la raison pure, tous ceux-là s'en étaient allés qui avaient pillé les églises, dépouillé les nobles, traîné aux gémonies les vases du sanctuaire, semé Paris de sombres catacombes, où les prêtres se réfugiaient pour célébrer en paix les saints mystères.

Le règne de la terreur avait vécu.

Les membres du Directoire tentaient bien une sorte d'administration des affaires publiques, mais on sentait quelque chose de défectueux dans la machine gouvernementale, lorsqu'éclata, comme un coup de foudre, l'avènement du premier Consul Bonaparte, plus grand qu'Annibal, plus grand que César, plus grand que Charlemagne.

Cet homme, Napoléon Ier, fixant l'avenir de son regard d'aigle, et y lisant, à la lumière des siècles passés, que nul sur la terre ne peut fonder un gouvernement durable sans le libre essor de la foi et de la vertu, se rendit en grande pompe sous les voûtes de l'église de Notre-Dame, à Paris, le 17 avril 1802, le jour de Pâques, anniversaire du Sauveur, suivi d'un clergé nombreux, ayant à ses côtés le nonce du Pape, le cardinal Caprara ; pendant que le maestro Méhul, à la tête de deux cents artistes, préludait par des musiques sublimes au chant du *Te Deum laudamus* !

Et pour cadre à cette imposante démonstration, digne des premiers âges chrétiens : cent cinquante mille hommes de toutes armes, sabre au clair, portant les aigles étincelant au soleil, sous le commandement des maréchaux Lannes, Duroc et Masséna, faisaient haie au passage, s'étendant à perte de vue à l'horizon pavoisé.

La foule, flottante et remuante comme une mer, ne se comptait plus ; et la joie était peinte sur toutes les figures.

Cent coups de canons, tirés des Tuileries, annoncèrent à la France, depuis Paris jusqu'au bourg le plus reculé, le rétablissement du culte catholique.

Et à la même époque, comme si la terre eût conspiré avec le ciel, Chateaubriand publiait le *Génie du Christianisme*, le plaidoyer le plus éloquent en faveur de notre religion qui ait jamais honoré les lettres.

Voilà comment s'inaugura, en France, le dix-neuvième siècle.

Et nous, Canadiens-français, de ce côté de l'Atlantique, que faisons-nous ?

* *

Aux rives de la Nouvelle-France, un vent de despotisme soufflait sur nos droits politiques et constitutionnels.

Le Canada, entre les serres de l'oligarchie, se redressait toujours renaissant.

Les plus optimistes, cependant, avouaient tout bas, au fond de leurs cœurs, le jour prochain de la captivité.

En effet, une coterie à peine voilée et pleine d'artifices, greffée sur une mauvaise foi qui éclatait aux regards les moins expérimentés, mettait en coupe réglée les institutions chéries de nos consciences outragées.

Chacun croyait sentir dans l'ombre une main mystérieuse, s'ingéniant à rompre le point d'attache qui nous unissait à la France.

On méditait assurément, quelque part, notre perte et l'anéantissement de nos plus chères espérances, de tout ce qui nous était promis par la foi des traités.

Nos libertés civiles, sociales et religieuses couraient le plus grand danger.

Il semblait écrit au livre des bureaucrates que tout ce qui touchait, de près ou de loin, au mot liberté, devait disparaître de nos délibérations publiques.

Le fanatisme avait aveuglé à un tel point ces pourchasseurs de peuple, qu'ils ne se souvenaient plus que la liberté ne se détruit ni par l'oppression, ni par la haine vengeresse, ni par le garrot.

En effet, "la liberté d'un peuple, a dit un auteur distingué, qu'est-ce autre chose que la première propriété sociale, la propriété de soi, autrement plus sacrée que le coin de terre labouré par nos mains. Vouloir la supprimer, c'est commettre le plus odieux des larcins. Dès que l'on attende à cette loi des lois, la liberté prend son essor, s'élève, plane au-dessus des peuples, plus haut que le firmament au-dessus de la terre qu'il réchauffe et féconde."

L'existence était donc devenue bien lourde à nos cœurs éperdus, lorsque se leva, sous le ciel de la patrie, une figure incomparable dans la personne de Mgr Joseph-Octave Plessis, évêque de Québec.

Tel à la genèse du XIX^e siècle Bonaparte sauva la France par l'Eglise affermie, cet apôtre de la vérité sur nos rives fut le soldat d'avant-garde, le défenseur intrépide et sans reproche des droits imprescriptibles de nos libertés primordiales.

De la tribune du Conseil législatif, comme du haut d'un belvédère d'où il découvrait les feux de l'ennemi, Mgr Plessis démasqua les traîtres et les livra à l'opprobre public.

Voyant ces choses et en souffrant dans toute son âme, il traversa même en Europe, et se rendit auprès de Guillaume IV, roi d'Angleterre. Et là, debout, en homme libre, non à genoux, il exposa l'excellence de notre cause ; mais le succès ne vint pas satisfaire son ardent patriotisme.

De retour au pays, il fit alliance avec les Panet, les Bédard, les Viger, les Vallières de Saint-Réal, et poursuivit, de concert avec eux, la grande guerre de nos revendications nationales.

Ne l'oublions pas, Joseph-Octave Plessis fut, en quelque sorte, la boussole qui signale l'écueil, contourne le danger. Il fut véritablement l'organisateur de la victoire sociale et politique dont nous recueillons aujourd'hui les fruits savoureux.

Vers cette même époque, Etienne Parent, publiciste de grande valeur, fonda *Le Canadien*, journal très bien écrit, entièrement dévoué à notre cause.

Un article plein de nerf et de vigueur irrita les autorités, qui le firent jeter en prison.

Victime de son audace chevaleresque, il se soumit avec grandeur à son infortune, heureux de s'offrir en holocauste pour les siens.

Mais plus tard, lord Sydenham, reconnaissant la justesse de la cause soutenue par ce vaillant lutteur, ordonna de le remettre en liberté.

Parent baise ses fers et refuse de quitter son cachot. On délègue vers lui des gardes-chiourme : il résiste, proteste et contraint ses geôliers à l'expulser de force, *manu militari*.

Pendant que se passaient toutes ces choses, éclata soudain une guerre avec les Etats-Unis.

Sir Georges Prévoist, alors gouverneur du Canada, fit un appel éloquent à nos compatriotes, afin de repousser promptement les envahisseurs.

Comme en 1775, les Canadiens-français prirent les armes, sous le commandement du colonel de Salaberry ; et dans les plaines de Châteauguay, quelques jours après, sept mille Yankees fuyaient, épouvantés, devant trois cents volontaires canadiens-français !

Pour la deuxième fois, l'orgueilleuse Albion nous devait l'intégrité de ses frontières.

Et c'est ainsi que nos ancêtres répondaient par un acte de loyauté admirable aux noires trahisons de l'autocratie.

Malgré toutes ces choses, qui font la gloire de nos archives nationales, les jours devinrent plus sombres et plus désespérés.

Alors paraît sur la scène Louis-Joseph Papineau, qui souffle à travers les foules une brise d'indépendance qui relève les tièdes et raffermis les forts.

L'insurrection bat son plein.

Chénier meurt à Saint-Eustache, les jambes emportées par un boulet. Delorimier, Cardinal, Duquet, et plusieurs autres, meurent sur l'échafaud, ou en exil.

Et de ce sang répandu, comme du calice de la fleur en pleine floraison monte le parfum odorant, la liberté nous arrive, belle, souriante et protectrice.

Lafontaine et Baldwin, plus opportunistes et plus conciliateurs que Papineau, préconisent l'union du Haut et du Bas-Canada, et cette charte est promulguée en 1841.

Dès 1865, sir G.-E. Cartier élabore dans sa forte pensée les éléments de la Confédération, qui, à son tour, devient loi le premier juillet 1867.

Et aujourd'hui, en ce commencement du vingtième siècle, tirons une ligne, comparons ; et dites si nous n'avons pas à nous enorgueillir du chemin parcouru, du progrès réalisé.

En 1760, lors de la cession du Canada par la France, nous comptions une population de 60,000 âmes, et elle atteint maintenant trois millions, avec nos frères émigrés aux Etats-Unis.

Notre littérature, sortie de ses langes, a fait un pas dans la bonne voie ; elle a secoué ses ailes de papillon et peut, en ce nouveau siècle, mesurer son invergure avec celle des maîtres.

Partout nous avons brillé, dans les arts, les lettres et les sciences.

Notre tribune a fourni de puissants lutteurs ; témoin Chapleau, Turcotte, Mercier, Chauveau, Turgeon.

La littérature proprement dite a vu éclore de beaux fruits dans les œuvres de Casgrain, Routhier, Chapais, de Gaspé, Gérin-Lajoie, Decelles, Marmette et Lusignan. Et la poésie eût-elle pu offrir de plus nobles inspirations que celles de Crémazie, Fréchette, Lemay et Poisson ; les archives nationales, de plus habiles chercheurs que Garneau, Sulte et Ferland ? La peinture sous le pinceau inspiré de Huot et Falardeau, aurait-elle pu faire luire à nos regards de plus fidèles paysages, des clartés plus justes et des coloris plus vrais ? Pendant qu'Emma Lajeunesse, Mme Albani, faisait entendre aux oreilles charmées des deux hémisphères une voix plus flexible que celle du rossignol mélodieux, aussi tendre que le sentiment dont elle est le merveilleux interprète.

Le chiffre de la noblesse manquait à notre blason. Léon XIII y pourvut en revêtant de la pourpre cardinalice les épaules de Mgr E.-A. Taschereau, non pas de cette pourpre passagère et fragile qui orne le manteau des rois, mais de cette pourpre teinte du sang des martyrs succombant au Colisée pour affirmer la foi du Christ !

Et voyez si, dans la gouverne de notre pays, nous avons failli à la tâche.

Le premier magistrat de Québec, un Canadien-français, ceux de Montréal et d'Ottawa, deux Canadiens-français, l'orateur de l'assemblée législative d'Ontario, un Canadien-français ; et le dernier, mais non le moindre, le premier ministre du Canada, un Canadien-français, l'incomparable Wilfrid Laurier !

Voilà le bilan de notre œuvre.

La première pensée de nos esprits, Canadiens-français, en fermant cette page de notre histoire, doit être celle d'une reconnaissance sans borne pour ceux qui ont contribué à l'élévation de notre race sur ce sol d'Amérique.

Merci au monde de la pensée, à nos hommes d'Etat, à nos littérateurs, aux plus humbles comme aux plus vaillants ; mais, avant tout, gloire soit rendue à *Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires !*

Entrons dans les temples illuminés. Brûlons la myrrhe et l'encens au pied des autels. Ne rougissons pas de notre foi ; car elle est la vigueur des races. C'est à genoux que les peuples doublent leur puissance et atteignent jusqu'à Dieu.

Croire comme Pascal et parler comme Racine, quel rêve ! et ce fut pour nous une bien enivrante réalité. Continuons donc à aimer la France comme une mère : nous souvenant que c'est elle qui nous berça sur ses genoux et nous fit boire le lait de l'existence.

Montrons aux races qui nous avoisinent que le coq gaulois chante toujours clair sur les bords du Saint-Laurent.

Gardons, gardons toujours, gravé sur nos écussons, cette devise de Mercier : " Loyaux, mais Français ! "

PHILÉAS HUOT.

Saint-Roch de Québec, 6 janvier 1901.

LES MÉMOIRES PRODIGIEUSES

Thémistocle connaissait tous les noms des habitants d'Athènes qui devaient être au moins 40,000.

Cyrus, roi de Perse, connaissait les figures et les noms de ses 30,000 soldats.

Sénèque retenait jusqu'à 2,000 mots et les récitait dans l'ordre où il les avait entendus.

Le jurisconsulte Marc-Antoine Muret prononça devant un Corse un nombre considérable de noms latins,

grecs, barbares, insignifiants, déçous. Le Corse les répéta sans se tromper.

Georges Cuvier se souvenait de tout ce qu'il avait lu, du livre, de la page même où cela se trouvait.

Mithridate savait les vingt-deux langues parlées par les nations qui composaient son empire.

Crassus parlait les cinq dialectes de la langue grecque.

Théodecte répétait autant de vers qu'on voulait lui en faire dire après les avoir entendus seulement une fois.

César dictait à ses secrétaires quatre lettres à la fois sur des affaires de la plus haute importance, et même sept, lorsqu'il n'était pas distrait par d'autres occupations.

Saint Jérôme possédait les langues hébraïque, chaldéenne, grecque, latine et la plupart des langues orientales.

Saint Antonin, archevêque de Tours, savait par cœur les décrets des conciles et les canons.

Saint Thomas d'Aquin n'oublia rien durant sa vie, sut la Bible par cœur et cita toujours les Pères et les auteurs profanes de mémoire.

Henri Dilon pouvait retenir des sermons entiers et les prêcher plusieurs années après.

Le solitaire Grégoire Lopez savait par cœur tous les livres qu'il avait lus une fois.

Pic de la Mirandole savait vingt-deux langues à dix-huit ans, et répétait les mots de pages entières dans leur ordre naturel ou rétrograde, après avoir entendu lire un livre trois fois.

Le bibliophile Magliabecchi pouvait dicter un livre entier après l'avoir entendu lire une fois.

L'allemand Muller parlait vingt langues.

Guillaume Postel pouvait faire le tour du monde sans interprète.

Joseph Scaliger apprit tout Homère dans vingt jours.

En 1215, Rodrigue Ximénès, archevêque de Tolède, ayant à défendre au concile de Latran, les prérogatives de son siège épiscopal, écrivit son plaidoyer en latin, et le traduisit en allemand, en français, en espagnol et en navarrais.

Raymond Lulle, à part les 4,000 ouvrages qu'il a composés, a appris le grec et l'arabe.

Si on récitait à Rossi, au hasard, un vers de Dante, de Pétrarque, de l'Arioste, du Tasse, il pouvait dire aussitôt les 100 vers suivants.

Lope de Vega composa 1,500 comédies en vers, 300 drames, 10 poèmes épiques, 8 nouvelles en prose, une quantité d'essais, de préfaces, et apprit le grec, le latin, l'italien, le portugais, le français et l'anglais.

Postel, le célèbre professeur du temps de François Ier, trop pauvre pour avoir des maîtres, s'instruit tout seul. Il apprend l'hébreu à l'aide d'un simple alphabet. Adjoint à une commission que François Ier envoie en Turquie, il fait tant et si bien qu'il apprend 20 langues pendant son voyage.

J.-P. Baratier parlait à quatre ans le français et l'allemand, savait le latin à cinq ans, le grec et l'hébreu à sept ans ; étudia les livres rabbiniques et l'histoire ecclésiastique, et composa dès l'âge de dix ans plusieurs ouvrages sur ces matières. Il se livra à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, trouva par lui seul plusieurs calculs ; créa une méthode pour déterminer la longitude en mer, et fut à 14 ans, membre de l'Académie de Berlin. Il étudiait en même temps le droit public, la littérature et les antiquités. Il publia plusieurs ouvrages qui furent très remarqués et qui sont encore célèbres, et il mourut à l'âge de 19 ans.

Tout jeune prêtre, le cardinal Mezzofanti fut appelé un jour à confesser deux pirates condamnés à mort, qui n'avaient plus que 24 heures à vivre. Il court près d'eux, et l'un et l'autre lui parlent une langue qui lui est totalement inconnue. Quelle fatalité ! Comment faire pour accomplir son œuvre de miséricorde ? Il rentre chez lui, le cœur dans l'angoisse, et voilà qu'il trouve justement une grammaire et un dictionnaire de la langue des pirates. Il étudie toute la nuit. Puis il retourne vers les prisonniers, il leur parle, ils le comprennent et lui-même comprend ce qu'ils lui

disent. Une nuit pour apprendre une langue ! A l'âge de 50 ans il savait près d'une cinquantaine de langues. Ce qui était vraiment merveilleux c'était de le voir au milieu d'un cercle d'interlocuteurs de diverses nations passer instantanément d'une langue à l'autre sans jamais se tromper et en conservant le caractère précis de chaque dialecte. Un missionnaire de passage à Rome, lui apprit l'algonquin.

Léon XIII, le pape actuellement régnant, possède, ni aussi, une excellente mémoire. Un jour un de ses camériers lui présente une édition très ancienne et très rare de la *Divine Comédie* qu'il venait d'acquérir pour la bibliothèque vaticane. Le Pape le félicita de cette acquisition, puis il ajouta en souriant :—Je puis réciter d'un bout à l'autre toute la *Divine Comédie* ; essayez de me prendre en défaut. Le prélat indiqua de nombreux passages pris au hasard dans les divers chants du poème. Le Pape n'hésita pas une seule fois. De temps à autre, il s'arrêtait pour faire remarquer la beauté de certains vers, puis il continuait sans effort la récitation.

Georges III, roi d'Angleterre, avait une mémoire prodigieuse des hommes. Il lui suffisait de voir une personne une seule fois pour se la rappeler pendant le reste de sa vie. Un Canadien, Charles de Lanaudière, étant encore au service de la France, avait accompagné son oncle, le comte de Boishébert, chargé d'une mission diplomatique à la cour d'Angleterre, et fut présenté au roi Georges III. Quinze ans après cette première entrevue avec le souverain de la Grande-Bretagne, il lui fut présenté de nouveau, mais alors comme sujet britannique. Le roi le reconnut aussitôt, et lui dit en se servant de la langue française :—Vous m'avez été présenté jadis comme sujet français, mais je suis heureux que vous le soyez aujourd'hui comme un de mes sujets. Puis il ajouta en se servant de la langue anglaise :—J'oubliais que vous parlez l'anglais avec aisance, et il continua la conversation dans cette langue.

Le juge Vallières de Saint-Réal, une de nos célébrités, apprit dans dix-huit mois, la langue latine assez bien pour lire Horace dans l'original. Un jour, un jeune Portugais arrive à Québec. Ne parlant que sa langue maternelle le jeune homme s'ennuyait beaucoup. Présenté à Vallières, ils deviennent tous deux amis. Vallières se met à étudier la langue du Portugais : au bout de vingt-deux jours, il conversait avec lui sans hésiter un seul instant.

XXX.

A PROPOS DE GUERRE

Tout le monde parlant de guerre, au seuil du 20ème siècle, qu'on avait appelé, à l'avance, le siècle de la paix, il nous a paru curieux de lire un livre russe qui vient de paraître. Ce livre est consolant, bien qu'utopiste peut-être. Il a pour titre : *La Guerre devenue impossible*, par M. de Blocha, et démontre ce que l'on avait prévu d'ailleurs, qu'avec les armées modernes, une guerre européenne est impraticable. Les vivres ne pourraient suivre les hommes et les blessés mourraient faute de médecins, tandis que les morts privés de sépulture empesteraient le pays.

Aussi le général Türr affirme-t-il que le régime de la paix armée sous lequel on vit là bas, est en réalité celui de la peur armée, car personne n'ose déchaîner la première guerre qui serait épouvantable.

Ne serait-il pas temps alors de revenir à de petites armées permanentes, formées surtout de soldats aimant le métier,—pouvant y faire une belle carrière,—de garder cette défense afin de ne brusquer ni les sentiments, ni les conditions économiques des peuples en attendant qu'on arrive à l'idéal de l'arbitrage entre nations et de la paix universelle ?

Enfin, en admettant que de sanglantes luttes soient encore pour un temps nécessaires, qui empêcheraient qu'on réglât les rencontres comme on a réglé les duels ?—Nombre égal d'adversaires ; égalité d'armes au si. La valeur seule en présence...—Qu'en dites-vous ?



LE PLUS AFFAMÉ VENAIT PRENDRE CETTE VIANDE ACCROCHÉE A LEUR INTENTION.—Page, 609, col. 1

EN ABYSSINIE

UN NÉGUS AU XVII^e SIÈCLE

Il est un explorateur du XVII^e siècle, bien oublié aujourd'hui, qui fut peut-être le prototype de ces jeunes voyageurs, dont les surprenantes aventures et les prodigieux exploits jouissent toujours du double privilège d'instruire et d'amuser le lecteur.

Vincent Leblanc—c'est le nom de notre héros—débute, en effet, dans la carrière, à l'âge de douze ans, et mena, dès lors, une existence des plus agitées. Après avoir échappé aux plus effroyables tempêtes et couru les plus terribles dangers, il était revenu en France, pour s'y établir.

Débarqué au Havre, il s'y était marié avec une jeune fille, dans laquelle il avait espéré trouver une compagne

aimable et une épouse dévouée ; mais, dit-il, " c'était une des plus terribles femmes du monde, et telle que, pensant me reposer, je fus contraint, pour la fuir, de voyager de rechef... "

Et cet honnête Leblanc parcourut ainsi jusqu'à soixante ans " les quatre parties du monde "

Il laissa, de ces pérégrinations, des notes un peu confuses, dont un habile adaptateur fit les *Voyages fameux du sieur Leblanc, Marseillais*, car j'avais oublié de dire que cet explorateur était un enfant de l'antique Massilie ; et il y paraît bien un peu par les récits dont il garantit cependant la sincérité.

Aussi n'ont-ils rencontré jusqu'à présent qu'une confiance très limitée, malgré que le savant Tournefort professe une certaine estime pour le livre de Vincent Leblanc.

Ce qui est indiscutable, c'est que si le voyageur prête une oreille très complaisante ou trop crédule à d'absurdes fables, il décrit du moins avec fidélité les

spectacles dont il est témoin. Je n'en veux pour exemple que la relation de son séjour à la cour du Négus, pendant son voyage d'Abyssinie en 1578. C'est, d'ailleurs, de cette exploration de l'intérieur de l'Afrique que les spécialistes contestent le moins l'exactitude, confirmée encore par de récents témoignages.

Nous laissons parler Vincent Leblanc, ou plutôt Coulon, le patient compilateur, qui sut mettre en ordre les notes éparses de l'impétueux Marseillais et les traduire en un français acceptable. Son style naïf est trop original pour que nous ne tenions pas à en respecter la piquante saveur.

* * *

Leblanc représente le *Prestre-Jan* ou *Négus* comme une manière de Salomon ou de saint Louis, rendant une justice égale à ses sujets et ne craignant pas de condamner les princes du Tigré et autres grands vasaux, le jour où ils sont coupables.

Not
sister,
abyssi
taine
" L
jour a
déferr
pierre
Arabe
quibiq
galzes
" C
bagag
pour l
sine q
la boi
" K
éléph
les ba
des m
crier
de la
mout
étran
verne
haut
corde
chailer
vait n
secou
accro
" M
mille
piéto
par u
" P
de l'
trom
Après
les a
droit
porte
est f
Le
vingt
"
pûme
porte
de s
c'est
Aby
et le
voir
"
prêtr
l'épi
pelle
le N
mar
recu
dard
tous
étoff
noir
"
élev
hom
don
qui
"
rein
puis
lion
La
peti
d'un
en
N
dét
pha
dui
ron

Notre voyageur eut la bonne fortune de pouvoir assister, près de la ville de Barra, au défilé de l'armée abyssine revenant, victorieuse, d'une expédition lointaine :

" L'avant-garde marchait la première à la pointe du jour au nombre de quelque vingt mille chevaux tous déferrés, qui est leur incommodité par un pays aussi pierreux et montagneux. Ils chevauchaient comme les Arabes à la genète et les étriers forts courts, portant quelques cimenterres avec une sorte d'arme dite *perdagals* à deux pointes pour la plupart...

" Cette troupe passée en fort bon ordre, vient le bagage de la Cour, entre lesquels il y a force gens pour lever les tentes, puis environ mille valets de cuisine qui portent la viande royale dans des corbeilles et la boisson dans de petits barils tout marqués et scellés.

" Ensuite un grand nombre de chevaux, mules, éléphants, *alfanges* et autres sortes de bêtes portant les bagages ; entre autres quatre lions grands comme des mulets, conduits par un homme qui ne fait que crier et se tourmenter après, afin qu'ils ne s'écartent de la troupe ; ils sont doux et apprivoisés comme des moutons, et je dirai en passant que c'est une chose étrange de voir manger ces bêtes, auxquelles leur gouverneur, pour nous donner du plaisir, pendait en haut de leur loge ou cachot un mouton attaché à une corde et tous quatre le regardaient et puis se couchaient, sachant bien que leur portion ne leur pouvait manquer. Puis le plus affamé, en deux ou trois secousses et saut légers, venait prendre cette chair accrochée là à leur intention.

" Mais après que tout cet attirail de sept à huit mille têtes est passé, viennent douze ou quinze mille piétons avec leurs arcs, trousses et *alfunges*, conduits par un *abagarinda* qu'ils appellent...

" Puis suit un autre nombre de cavalerie et le gros de l'armée en bel ordre, ayant devant eux force trompettes et hautbois qu'ils sonnent pour les réjouir. Après il y a douze ou quinze mille arquebusiers sous les ailes en forme de demi-lune, portant leur bois tout droit avec leur cimenterre et un bonnet fort long qu'ils portent plié et pendant sur les épaules à cause qu'il est fâcheux et incommode à porter."

Leblanc estime le chiffre des soldats de quatre-vingt à cent mille.

" La Majesté du *Négus* suit, que pour lors nous ne pûmes voir. Il vint après à l'église avec l'étendard porté par le *Batenega* sur un éléphant : c'est une pièce de soie avec la figure de la croix toute simple ; car c'est une chose remarquable qu'en aucune église des Abyssins on ne voit Notre-Seigneur attaché à la croix ; et leur raison est que nous ne sommes pas dignes de le voir en sa passion.

" Devant cette enseigne marchent environ cinquante prêtres psalmodiant et chantant, et quatre vêtus à l'épiscopale qui portent une pierre sacrée qu'ils appellent le *Tabuto*, assez grande et carrée dont se sert le *Négus* quand la messe se célèbre ; au-devant d'icelle marche un autre, vêtu de même que ces quatre, à reculons en encensant la pierre. Puis suivent l'étendard et quelque cinq cents gentilshommes qualifiés, tous à cheval, vêtus de grandes chemises blanches étoffées de soie et pliées comme les surplis de nos chanoines...

" Après tout cela, on voit paraître un dais haut élevé, accompagné de hautbois et musiques et un homme monté sur un éléphant qu'ils appellent *Lidadona*, ayant une masse d'or et d'argent doré à la main, qui semble être le chef de cette musique.

" Il y a quatre princes qui portent le dais de la reine, sur quatre éléphants des plus hauts qui se puissent trouver, vêtus simplement avec des peaux de lion sur la chemise et de grands chapeaux sur la tête. La reine est dans une litière et ordinairement quelque petit enfant avec elle pour sa récréation, accompagnée d'un grand cortège de litières, chariots et autre suite en grande magnificence."

Nous ne nous attarderons pas aux interminables détails que donne Leblanc sur les troupeaux d'éléphants faisant partie du cortège, sur l'art de les conduire et sur leur " attirail de guerre." Nous signalerons seulement, parmi les grands personnages figurant

dans le défilé, le roi du Tigré et les " vingt vénérables vieillards à cheval qui sont médecins philosophes et gens de conseil."

Mais voici le *Négus*, dans tout l'éclat de sa gloire, la face voilée, comme l'ont encore certains peuples africains, les Touareg entre autres.

" Enfin vient le *baldaquin* ou poêle du grand *Négus*, accompagné du reste de ses princes. Lui, monté sur un cheval richement harnaché, avec une excellente musique. Deux noirs à pied lui tiennent la bride de son cheval, deux autres sont aux étriers et deux à la croupe, tous vêtus de ces chemises blanches de soie cuite appelées *Arotita*. Les princes portent la peau de lion par-dessus, ce qui n'est permis qu'à ceux du sang royal ou à peu d'autres par grande faveur.

" Le *Négus* va sous ce dais, la face couverte d'un *sandal* et ne se montre jamais à découvert à son peuple que quatre fois l'année et encore autrefois il ne se montrait qu'à Pâques et Noël seulement, tenant cour ouverte."

En même temps que Vincent Leblanc, se trouvait à Barra un ambassadeur du roi d'Espagne, don Francisco Lopez, que son souverain envoyait solliciter du *Négus* la permission de bâtir des forteresses sur les côtes " tant pour la faveur du commerce que pour l'avancement de la religion." Le récit de la négociation et la description du cérémonial diplomatique en usage à la cour d'Abyssinie ne manquent pas d'intérêt :

" Le *Négus* sachant sa venue, lui envoya au-devant une troupe de cavaliers pour le recevoir et, quelques jours auparavant, il lui avait envoyé un grand *Serami* pour l'accompagner, lequel *Serami* n'épargnait point les bastonnades à ceux qui par le chemin ne portaient point assez d'honneurs au dit ambassadeur, lequel, ayant été rencontré par ces cavaliers, ils se firent de grands compliments aux uns et aux autres.

" Etant arrivés au camp, ils lui présentèrent une tente de lin, dont l'ambassadeur ne fut pas content, n'étant pas conforme à sa qualité ; toutefois il n'en fit pas autre semblant. Mais le *Serami* en ayant reconnu quelque chose, lui en fit des excuses, disant qu'il ne le traitait point plus mal que le prince même qui n'en avait pas de plus belle ; de quoi l'ambassadeur fut satisfait et puis ils lui envoyèrent des provisions de vivres pour lui et ses gens.

" Il demeura trois jours sans avoir audience, au bout desquels le *Négus* l'envoya quérir vers la nuit par les principaux de ses gentilshommes et officiers, qui le menèrent au Palais qui était lors dans une grande église ; et étant arrivé au lieu où était le *Négus*, il le trouva assis sur un lit couvert de draps d'or et d'argent frisé, et quatre pages vêtus de la même étoffe aux pieds du lit, tous debout et tête nue, tenant chacun flambeau allumé dans la main. L'ambassadeur lui fit une grande révérence à la distance de sept à huit pas en s'inclinant fort bas, au lieu que les autres baisèrent la terre, et le *Négus*, se découvrant un peu un côté du visage, lui demanda où étaient les présents que le roi d'Espagne son maître lui avait envoyés : sur quoi, l'autre voulant répondre et avoir son audience entière, celui qui le menait lui dit qu'il ne pouvait pas pour l'heure et qu'il suffisait que Sa Majesté l'eût vu pour cette première fois, et se fit donner les lettres sans autres cérémonies, qui furent lues par un interprète.

" Le lendemain, environ à minuit, l'ambassadeur fut mandé en la même sorte et cérémonie, qui porta le présent qui était de pièces de soie, des épiceries et quelques armes riches et bien faites, que le *Négus* reçut, puis le congédia lui faisant dire qu'il le dépêcherait bientôt.

" Le jour suivant, il l'envoya encore quérir et le fit dîner avec lui et avec la reine, le roi étant un peu éloigné et séparé d'eux.

" Cet ambassadeur, ayant demeuré quelques mois en cette cour, le *Négus* lui donna une lettre pour son maître, encore qu'ils n'aient pas l'usage d'écrire des lettres, se contentant d'envoyer leurs messages qui, de bouche, disent ce qui est leur volonté, mais l'ambassadeur lui-même l'excita à cela et lui aida à faire cette lettre, comme il me conta assez longtemps depuis, lorsque je le rencontrai à Grenade en Espagne."

PAUL D'ESTRÉE.

LAPROMESSE

Il était écolier, elle était écolière ;
Elle s'appelait Lise, il s'appelait Firmin ;
Elle, panier aux bras ; lui, sac en bandoulière,
Allaient et revenaient en se donnant la main.

Un soir, Firmin marcha beaucoup plus près de Lise.
Oh ! comme les rosiers embaumaient par instants !
Et Lise dit, très bas, comme on parle à l'église :
" Firmin, je t'aimerais lorsque j'aurai vingt ans ! "

Mais elle est morte à quinze et Firmin l'a pleurée.
Dans une fosse étroite, un jour, on la porta ;
Et c'est là qu'elle dort, d'un linceul blanc parée,
A l'ombre d'un rosier que son ami planta.

Cinq ans après, un soir, Firmin vint à l'église
Et, songeant aux amours naïves du vieux temps,
Il se mit à genoux sur la tombe de Lise...
Oh ! comme le rosier embaumait par instants !

Et, tandis qu'il pensait à la promesse ancienne,
Le jeune homme sentit—et son âme trembla—
La bouche d'une fleur qui lui baisait la sienne...
La défunte aurait eu vingt ans cette nuit-là.

JEAN RAMEAU.

PETIT POÈME EN PROSE

FRISSON D'HIVER.

Cette pendule de Saxe qui retarde et sonne treize heures parmi ses fleurs et ses dieux, à qui a-t-elle été ?
Pense qu'elle est venue de Saxe par les longues diligences d'autrefois.

(De singulières ombres pendent aux vitres usées.)
Et ta glace de Venise, profonde comme une froide fontaine, en un rivage de guivres dédorées, qui s'y est miré ? Ah ! je suis sûr que plus d'une femme a baigné dans cette eau le péché de sa beauté ; et peut-être verrais-je un fantôme si je regardais longtemps.

— Vilain, tu dis souvent de méchantes choses...

(Je vois des toiles d'araignées au haut des grandes croisées.)

Notre bahut encore est très vieux : contemple comme ce feu rougit son triste bois ; les rideaux amortis ont son âge, et la tapisserie des fauteuils dénués de fard et les anciennes gravures des murs, et toutes nos vieilleries ? Est-ce qu'il ne te semble pas, même, que les bengalis et l'oiseau bleu ont déteint avec le temps ?

(Ne songe pas aux toiles d'araignées qui tremblent au haut des grandes croisées.)

Tu aimes tout cela, et voilà pourquoi je puis vivre auprès de toi. N'as-tu pas désiré, ma sœur au regard de jadis, qu'en un de mes poèmes apparussent ces mots " la grâce des choses fanées " ? Les objets neufs te déplaisent ; à toi aussi, ils font peur, avec leur hardiesse crierde, et tu te sentirais le besoin de les user, ce qui est bien difficile à faire pour ceux qui ne goûtent pas l'action.

Viens, ferme ton vieil almanach allemand que tu lis avec attention, bien qu'il ait paru il y a plus de cent ans, et que les rois qu'il annonce soient tous morts, et, sur l'antique tapis couché, la tête appuyée parmi tes genoux charitables, dans ta robe pâlie, ô calme enfant, je te parlerai pendant des heures ; il n'y a plus de champs, et les rues sont vides, je te parlerai de nos meubles. Tu es distraite ?

(Ces toiles d'araignées grelottent au haut des grandes croisées.)

STÉPHANE MALLARMÉ.

BIBLIOGRAPHIE

Almanach des Cercles Agricoles de la province de Québec, pour 1901 (8e année).

Cet almanach, publié par J.-B. Rolland & Fils, uniquement dans le but d'être utile aux cultivateurs canadiens-français qui ont souci de se tenir au courant des progrès de la science agricole et horticole, renferme encore dans la présente édition de nombreux conseils qui, mis en pratique, leur seront des plus avantageux, notamment sur la culture des arbres à fruits en touffe, d'après la méthode Gressent.

En vente chez tous les marchands ; prix : 10 cents

NOUVELLE CANADIENNE

UNE AVENTURE DE CHANTIER

Ah ! les histoires merveilleuses, surnaturelles, incroyables, je les adore !

Les récits de vrais revenants qui vous donnent la chair de poule à gros grain, c'est cela qui captive l'attention !

Les aventures mystérieuses, horribles, *cauchemardesques*, ne les aimez-vous pas comme moi ?

Je vais vous narrer ce qui, à ma connaissance, a eu lieu dans les bois du Saint-Maurice, voilà un peu plus de trente ans.

J'ai vu, je le répète—vu de mes yeux.

Le lecteur va se dire :

—Enfin ! je rencontre un conteur qui n'a rien emprunté à un autre conteur, car il a été témoin du fait—ce qui est bien le merle blanc à trouver lorsque l'on parle d'histoire de loup-garou. Soyons tout oreilles.

C'est très-aimable de votre part, ami lecteur, très-aimable, aussi vais-je faire de mon mieux pour mériter votre confiance.

* *

Entrons en matière ; c'est l'un de mes amis qui parle :

J'étais en tournée dans les chantiers du haut de la rivière aux Rats, dit-il, et je venais de me débouter devant la cambuse de Pierre Miron, contremaître de chantier, lorsque le cuisinier me tirant à part, me confia une grande nouvelle.

Le diable rôdait dans les environs en personne naturelle !

Tout ce qu'il peut y avoir de plus diable et de plus vivant !

—Bah ! tu badines, lui dis-je.

—Badiner, Monsieur ? moi badiner avec ces choses-là ! le bon Dieu m'en préserve ! Ce que je vais vous dire est " hors du commun." Ecoutez-moi un instant, je vous prie.

—Parle, parle, tu m'intéresses déjà rien qu'avec tes airs, et ta mine effrayée.

—Eh bien, Monsieur, je dois vous dire que voilà une semaine, le gros Pothier est parti " de la campe " le soir pour tirer de l'eau à la fontaine, à deux petits arpents d'ici. Il n'était pas à cinquante pieds qu'il revint en courant comme un homme poursuivi et nous assura qu'il avait reçu un coup de bâton sur la tête. En effet, il avait une écorchure au cou près de l'oreille. Comme son casque était tombé et qu'il n'avait pas pris le temps de le ramasser pour s'enfuir, et comme d'un autre côté on voulait savoir d'où venait l'attaque, plusieurs hommes se rendirent sur les lieux, mais sans succès. Il fallut revenir. Je suivais les autres, et sans m'en apercevoir, je me trouvais le dernier, lorsque tout à coup je fus aveuglé par une " claque " sur chaque œil et je sentis qu'on me saisissait aux cheveux. Vous pensez si je criais ! Quand on me releva, je n'avais presque pas connaissance...

—Tu avais donc été frappé bien fort ?

—Pour ce qui est de ça, oui, une paire de " clagues " terribles, mais c'est tout... excepté que mon casque avait disparu ; c'est en me l'enlevant que le manitou m'avait tiré les cheveux.

—Comment expliques-tu cela ?

—Personne ne peut l'expliquer. Il y a des gens qui prétendent que nous avons affaire à l'âme d'un charretier de bœufs, mort en reniant Dieu dans ces endroits ici, il y a plusieurs années ; d'autres disent d'autres choses, mais c'est une affaire effrayante tout de même. Demain, nous quitterons tous le chantier.

Comme le cuisinier achevait ces mots et que je me récriais contre la décision qu'il venait de m'annoncer, Pierre Miron, suivi de tous ses hommes, entra dans la " campe."

—Qu'est-ce que cela veut donc dire, Pierre ! vous parlez de départ ! En plein mois de janvier, vous n'ignorez pas la perte que cela devra occasionner.

—Ah ! M. Charles, ce n'est pas un badinage — je suis resté le dernier à méconnaître le sortilège, mais, hier soir, je me suis rendu à l'accord général. C'était le sixième casque qui partait...

—Le sixième casque, celui de France Pigeon.

—Le cinquième était celui de Philippe Lortie.

—Le quatrième, celui de Théodore Laviolette.

—Le troisième...

—Ah ça ! leur dis-je en cherchant à me montrer un peu en colère, êtes-vous tous devenus fous ! Quel conte bleu me faite-vous là ; on croirait, à vous entendre, que le diable loge ici.

—M. Charles, reprit Miron d'un air grave et convaincu—c'est une affaire sérieuse comme personne n'en a vu.

—Eh bien ! mes amis, leur dis-je à tous, si vous voulez rester ici ce soir, je tâcherai de me convaincre par moi-même de ce que l'on dit. Demain avant midi, Olivier Lachance, contre-maître en chef, doit me rejoindre ; nous déciderons alors ce que nous aurons à faire.

—Convenu ! mais pas plus tard que demain.

—Pas plus tard que demain.

Le souper fut servi au crépuscule, ce qui était nouveau au chantier, où le travail dans la forêt durait d'ordinaire " jusqu'aux étoiles." Personne ne voulait plus rester hors du campement à l'heure où la nuit succède au jour, comme disent les gens qui s'expriment en belles paroles mesurées par cadence, avec des rimes au bout des lignes.

Quand ce fut sur les huit heures, je proposai d'accompagner celui qui voudrait se rendre à la fontaine, puiser de l'eau. Je promettais de " couper " l'eau avec le contenu d'un flacon de genièvre, *vulgo* " gin."

Personne ne répondit à l'invitation.

Je ne voulais cependant pas en démordre. Je me levai tranquillement, coiffai mon casque avec un soin que je désirais que l'on remarquât, et prenant en main une chaudière, je me dirigeai vers la porte en disant :

—J'irai bien tout seul !

Rendu dehors, tous les hommes étaient sur mes talons, protestant de leur bonne volonté, mais soutenant aussi que le diable allait encore nous jouer quelque nouveau tour.

—Bah ! leur dis-je en plaisantant, pour voir à quel point le sentiment de cette terreur extraordinaire les dominait,—j'ai déjà " délivré " un loup-garou ; il ne me sera pas difficile d'en rencontrer un second.

Nous allâmes à la fontaine. C'était une claire fontaine comme toutes celles que vous connaissez. Le cuisinier rapporta la chaudière pleine d'eau. Nous l'escortions en masse serrée ;—rien d'étrange ne signala notre marche, soit en allant soit en revenant.

Le genièvre coula jusqu'à la dernière goutte du flacon. A la ronde finale, les plus nerveux parlaient de sortir et de provoquer en combat singulier le manitou du Saint-Maurice. En homme rusé, je soutenais que personne n'oserait accomplir cette promesse. Au plus fort de la contestation, la porte s'ouvrit brusquement et Olivier Lachance entra.

—Bonsoir la compagnie, dit-il. Je suis venu plus tôt que vous ne m'attendiez parce qu'au chantier voisin j'ai entendu raconter des histoires qui ne me vont pas du tout.

Pierre Miron l'invita à s'asseoir. Je lui dis que l'affaire en question me paraissait prendre une tournure alarmante. Bref, nous lui contâmes tout ce qui pouvait l'éclairer sur la situation.

Olivier est un homme tout d'une pièce, physique et moralement. Il eut bientôt pris un parti.

—Pierriche, dit-il, en s'adressant au petit garçon qui dans les chantiers sert de marmiton et d'aide au cuisinier, tu vas aller tout seul, puiser de l'eau à la fontaine, et moi je vais te suivre de l'œil, mais de l'œil seulement. Ne crains rien. Et vous autres, réprit-il, en se tournant vers les hommes, restez tranquilles—je défends que l'on cherche même à savoir ce que je vais faire.

Le petit garçon ne paraissait pas du tout rassuré.

—Voyons, lui dit fermement Olivier, tu n'as qu'à faire de t'épeurer, je sais ce que c'est, et je te promets qu'il ne te sera pas fait de mal. A présent, prends la chaudière et surtout mets le plus gros casque du campement, c'est le point principal. Vous, M. Charles, veuillez rester ici à surveiller les hommes ; je ne veux pas qu'ils me voient agir. Viens, mon garçon, termina-t-il en emmenant Pierriche. Et la porte se referma sur eux. Ils étaient dehors.

Pendant dix minutes personne ne souffla mot autour de moi. Un malaise indéfinissable accablait tous les esprits. Ce silence fut rompu par des cris de détresse poussés par Pierriche et le gros rire de Lachance qui rentra presque sur le coup en tenant l'enfant par la main.

Le mystère était expliqué. Olivier avait vu le manitou !

Nous n'avions pas assez de paroles pour formuler toutes nos questions. Peine inutile, Olivier prétendait garder son secret jusqu'au lendemain.

Quant à l'enfant, interrogé, il répondit qu'il n'avait rien vu.

—En sortant, dit-il, M. Lachance se cacha, et moi je marchai vers la fontaine ; je savais qu'il ne me perdait pas de vue ; la nuit n'était pas très-noire. Tout à coup, je l'entendis qu'il me disait : " Vite, vite, Pierriche, reviens ! " C'est alors que je criai, car, en l'entendant m'appeler ainsi, j'eus peur qu'il y eût du danger ; mais lui, il riait.

C'était tout. Impossible d'en savoir plus long. Je ne tentai même pas de faire parler Lachance sur ce sujet, car sa première parole en réponse aux interpellations des hommes du chantier avait été : " Vous saurez cela demain, soyez tranquilles."

* *

Le lendemain arriva. Dès sept heures du matin l'ouvrage recommençait dans la forêt pour se continuer jusqu'au soir.

Lachance, Pierriche et moi, nous restions au chantier.

Vers huit heures, Lachance avait chaussé ses raquettes, et une hachette à la main il allait d'un arbre à l'autre, choisissant les plus gros autour de notre logis, et frappant sur le tronc avec le dos ou tête de son arme. Après chaque coup il levait les yeux vers le faite de l'arbre et attendait un instant.

Au cinquième arbre, il poussa un cri de triomphe :

—Nous le tenons !

—Qui ?

—Le diable ! Le loup-garou. Tenez, regardez dans la fourche, là-haut.

Nous regardons. Effectivement, dans une grosse fourche du dernier arbre frappé par Lachance, il y avait un être vivant, dont les gros yeux et la mine renfrognée manifestaient une mauvaise humeur mal contenue.

C'était un très gros hibou gris.

Lachance eut bientôt saisi sa carabine de chasse et abattu le gibier, qui à l'examen se trouva être prodigieusement fort, un roi de l'espèce.

—Hier soir, nous dit Lachance, quand je l'aperçus tout à coup qui planait au-dessus de la tête de Pierriche, j'eus peur pour cet enfant. Vrai, je le trouvais si puissamment découpé que je le croyais capable d'enlever le petit marmiton tout grand. Mais au son de ma voix, il tarda de s'abattre et Pierriche eut le temps de revenir à moi. Du reste, en écoutant les récits des gens du chantier j'avais déjà acquis la certitude qu'il devait y avoir du hibou là-dedans. Ces animaux-là sont plus effrontés qu'on ne le pense, et les

plus gros, comme celui-ci, ont une force surprenante. Regardez ces ailes, ces pattes, ces serres. C'est ça qui vous décoiffe un homme ! Sans compter qu'en s'abatant sur sa victime le hibou frappe, comme l'aigle, un double coup de ses ailes qui peut étourdir l'homme le plus solide. C'est ce qui est arrivé à nos gens.

— Vous pensez donc qu'ils retrouveront leurs coiffures ?

— Hé ! pardine, oui ! Dans le nid de l'oiseau vous les trouverez toutes les sept, mais laissez-moi faire, n'en dites rien aux hommes.

* * *

Le soir arriva. Chacun au retour de l'ouvrage de la journée s'informait du résultat des recherches de Lachance.

— Soupez, dit celui-ci ; après cela je vous le ferai voir.

L'art avec lequel notre contre-maitre en chef conduisait jusqu'au bout cette mystification défit toute tentative de description. L'apparente tranquillité d'esprit que sa figure revêt d'ordinaire était plus marquée que jamais au milieu des angoisses de ceux qui l'entouraient et que sa position et son air d'autorité tenaient en respect. Il mettait son plaisir à ne pas paraître s'occuper de cette terrible affaire, et feignait de la traiter avec le dernier mépris.

Le souper fini, il appela quelques-uns des bûcherons, leur fit prendre des haches, et accompagné de tout le monde il marcha droit à l'arbre du hibou.

— Abattez-moi ça, commanda-t-il.

Sans hésiter, les bûcherons se mirent à l'œuvre. Ils se perdaient en conjectures sur le but de ce singulier travail.

Enfin l'arbre tomba.

— C'est bon, dit Lachance, en regardant les hommes rentrons en chantier maintenant. Ceux qui ont perdu des casques pourront les reprendre dans le trou de la grosse fourche.

Et il désignait du doigt la partie de l'arbre où était cette fourche, très-visible d'ailleurs.

On se figure aisément si la surprise fut grande. Le cuisinier se mit le premier à fouiller dans l'immense nid de hibou ; il en retira les sept casques en peu de temps.

Le diable s'était fait là un nid bien rembourré, bien capitonné, bien chaud !

Figurons-nous la gaieté des hommes pendant que le cuisinier retirait leurs couvre-chefs de la cachette de l'oiseau, et durant le trajet, depuis l'arbre abattu jusqu'au campement.

La troupe joyeuse fit irruption autour de la cambuse en criant "hourrah pour M. Lachance !"

Lachance fumait tranquillement sa pipe et les regardait impassiblement.

A terre devant ses pieds était le corps du hibou que les hommes n'avaient pas encore vu.

— Hourrah pour M. Lachance !

— Oui dà ! riposta Lachance, une belle affaire ! Ça valait bien la peine de me presser tant de venir hier soir !

BENJAMIN SULTE.

PAGES D'AUJOURD'HUI

LES FRÈRES DE NAPOLEON

Nous extrayons cette page d'un livre du plus grand intérêt, produit de patientes recherches : "Napoléon et sa famille," tome Ier, que M. Frédéric Masson a publié chez Ollendorf. On y trouve des détails vraiment curieux et nouveaux sur le père et la mère de Napoléon, sur les relations de Bonaparte avec ses sœurs, ses frères, sur ce qu'il a fait pour les établir tous ; sur ses rapports avec Murat, sur les intrigues nouées pour ou contre Joséphine de Beauharnais. Anecdotes et jugements abondants, présentés avec une sévère impartialité. Nous empruntons à l'ouvrage de M. F. Masson un fragment relatif à l'opinion qu'il a des frères de l'Empereur. La date où se placent les événements est le mois de juillet 1796 :

Quel chemin parcouru en moins de deux années par les Bonaparte à la suite de Napoléon et comment assigneraient ils désormais une borne à leur fortune, une limite à leur ambition, alors que leur nom seul leur

tient lieu de génie, de science et d'esprit de conduite ? En vendémiaire an IV, Joseph commence à Gènes et cherche un petit consulat en Italie ; Lucien, sorti des prisons d'Aix, demande une place pareille à celle qu'il vient de quitter dans les charrois ; Louis est élève à Châlons. Deux ans plus tard Joseph est ambassadeur à Rome, Lucien commissaire ordonnateur, Louis capitaine de cavalerie ; les deux filles sont mariées et dotées ; Mme Bonaparte est rentrée en souveraine à Ajaccio. Napoléon a fait cela. Comment les uns et les autres envisagent-ils leur situation et quelles données en peut on prendre sur leurs caractères respectifs ?

Dans la tendresse de Napoléon vis-à-vis des siens, dans la perpétuelle indulgence qu'il accorde aux fautes les plus graves, dans les illusions qu'il se fait sur le mérite de ses frères, dans son ardeur à les pousser aux plus hautes places sans tenir compte d'autre chose que du sang qui les unit, ne sent-on pas le point faible de son esprit en même temps qu'un des côtés les plus séduisants de son cœur ? Ils ne sont que parce qu'il est ; ils n'ont nul autre titre à faire valoir. Ils n'ont rendu à la France aucun service ; mais il les tient assez participants de lui, assez semblables à lui, pour qu'il les croie aptes à tout. Ce n'est pas pour leur procurer des sinécures qu'il les produit ; s'il les considérait comme incapables, il leur procurerait quelque part une citadelle d'Ajaccio à commander, il restreindrait, il atténuerait, il retarderait les faveurs dont on est prêt à les combler parce qu'ils sont ses frères. Mais non : il les estime égaux, sinon supérieurs à qui que ce soit et il a l'air de penser que leur élévation est un appui pour sa fortune, et la grandeur qu'il leur prête un auxiliaire pour ses desseins.

Eux regardent que ce qui leur vient par lui, leur est dû : ils n'ont pas le moindre goût de se reconnaître ses obligés, pas la moindre idée de rapporter à lui ce qu'ils deviennent. Qu'on ne les pousse point : ils diraient qu'ils se sont faits d'eux-mêmes ; cela est très italien.

Trois d'entre eux ont laissé des mémoires : Joseph n'y fait pas la moindre allusion aux démarches de Napoléon en sa faveur et n'attribue qu'à son propre mérite sa nomination à Parme et à Rome ; Louis raconte que, dans la première campagne d'Italie, celle de l'an II, les représentants du peuple, sur l'opinion qu'ils ont prise de lui, l'ont, malgré qu'il n'eût que quinze ans, nommé capitaine d'artillerie et que c'est Napoléon qui, s'y opposant, a fait rapporter l'arrêté. Lucien trouve médiocre et insignifiant le poste de commissaire des guerres et loin de s'étonner qu'on l'y ait nommé, le déclare singulièrement inférieur à son mérite. Napoléon est le véhicule dont ils se sont servis, l'instrument qui leur a été nécessaire, un temps, pour se mettre en lumière ; mais l'essor pris, ils comptent bien voler de leurs propres ailes et se passer de ses avis. Chez certains, on sent dès lors la volonté de s'affranchir du joug, de la tutelle de ce frère utile, mais exigeant et encombrant ; bon général, sans doute, mais combien inférieur en littérature, en éloquence et en politique, matières réservées où se montre seulement l'homme de valeur. D'ailleurs, nul étonnement de ce qui leur arrive, du conte de fée où ils se meuvent, de cette merveilleuse aventure qui, en quelques journées, les a délivrés de tout souci matériel, leur a ouvert toutes les portes, leur a fait parcourir en entier des carrières, où la veille, ils imaginaient à peine qu'ils pussent poser le pied, nulle inquiétude d'y paraître déplacés, nulle crainte d'y commettre des erreurs ou des sottises, nul souci des responsabilités ; une confiance en soi, qui n'est même point accompagnée par le sentiment des devoirs que la position entraîne.—Et cette confiance en eux-mêmes les porte, malgré tout elle les impose, et tant que la chance les accompagne, elle leur rend facile ce qui, à d'autres, paraîtrait gratuitement impossible. Elle leur prête dans les postes élevés où ils se trouvent, une allure dégagée qui les sort du vulgaire, une aisance de manières qui ne permet pas de les confondre, un aplomb que l'on croirait tenir à une naissance illustre, à une éducation recherchée ou à un esprit supérieur, une façon qui n'est point apprise

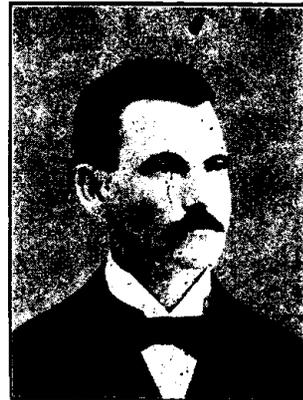
d'être généreux et magnifique, la faculté de ne s'intimider de rien, ni devant personne, l'audace de tout entreprendre, la certitude de tout réussir. Bref tous les attributs du génie, hors le génie. De plus qu'eux, Napoléon n'a que cela, mais cela suffit.

FREDERIC MASSON.

NÉCROLOGIE

Le 12 novembre 1900, un grand nombre de personnes conduisaient à sa dernière demeure la dépouille funèbre d'un jeune homme de trente ans, dont la vie, bien que courte, n'avait été qu'une chaîne ininterrompue d'actions bienfaites et généreuses.

Tous ceux qui faisaient partie de ce cortège, parents ou amis du défunt, étaient émus jusqu'aux larmes et avaient peine à comprimer leurs sanglots.



Francis Paquin

Désolant spectacle sans doute, mais bien propre à élever l'âme et à y fortifier les meilleurs sentiments.

Le défunt s'appelait Francis Paquin ; il était le fils adoptif de M. F.-X. Cantin, de cette ville. Sa constitution de même que la régularité de sa vie ne laissaient pas prévoir un dénouement aussi subit ; cependant, il était attaqué d'une maladie qui ne pardonne pas, et dont il avait senti les premières atteintes il y a quelques mois déjà, alors que sa gaieté naturelle et sa conversation enjouée l'abandonnèrent.

Il fut un temps où nul ne chantait, ne riait, ne s'amusaient avec plus d'entrain que lui ; mais aujourd'hui sa voix s'est tue pour jamais dans l'éternel silence du tombeau.

Pauvre Francis Paquin ! il avait cru, lui aussi, à la vie, à ses douceurs, à ses joies ; il avait eu, comme nous tous, ses rêves d'ambition et ses plans d'avenir. Vains fantômes évanouis ! folles illusions qu'un vent d'automne a dissipées ! Ses facultés supérieures lui promettaient dans le monde une carrière brillante que sa fin prématurée vient de briser. Pourquoi faut-il que la mort nous rrvise plus volontiers les existences les plus précieuses, les intelligences les mieux douées, les caractères les mieux trempés ! Mais ne récriminons pas ; soumettons-nous aux décrets d'une Providence souverainement juste, ayons la foi et l'espérance...

A son père et à sa mère adoptifs qu'il aimait tant, à ses frères désolés, nous offrons l'expression de notre profonde sympathie dans l'affliction douloureuse qui, les frappe. Il est triste de se séparer pour toujours mais le chrétien se console par la pensée de l'au-delà.

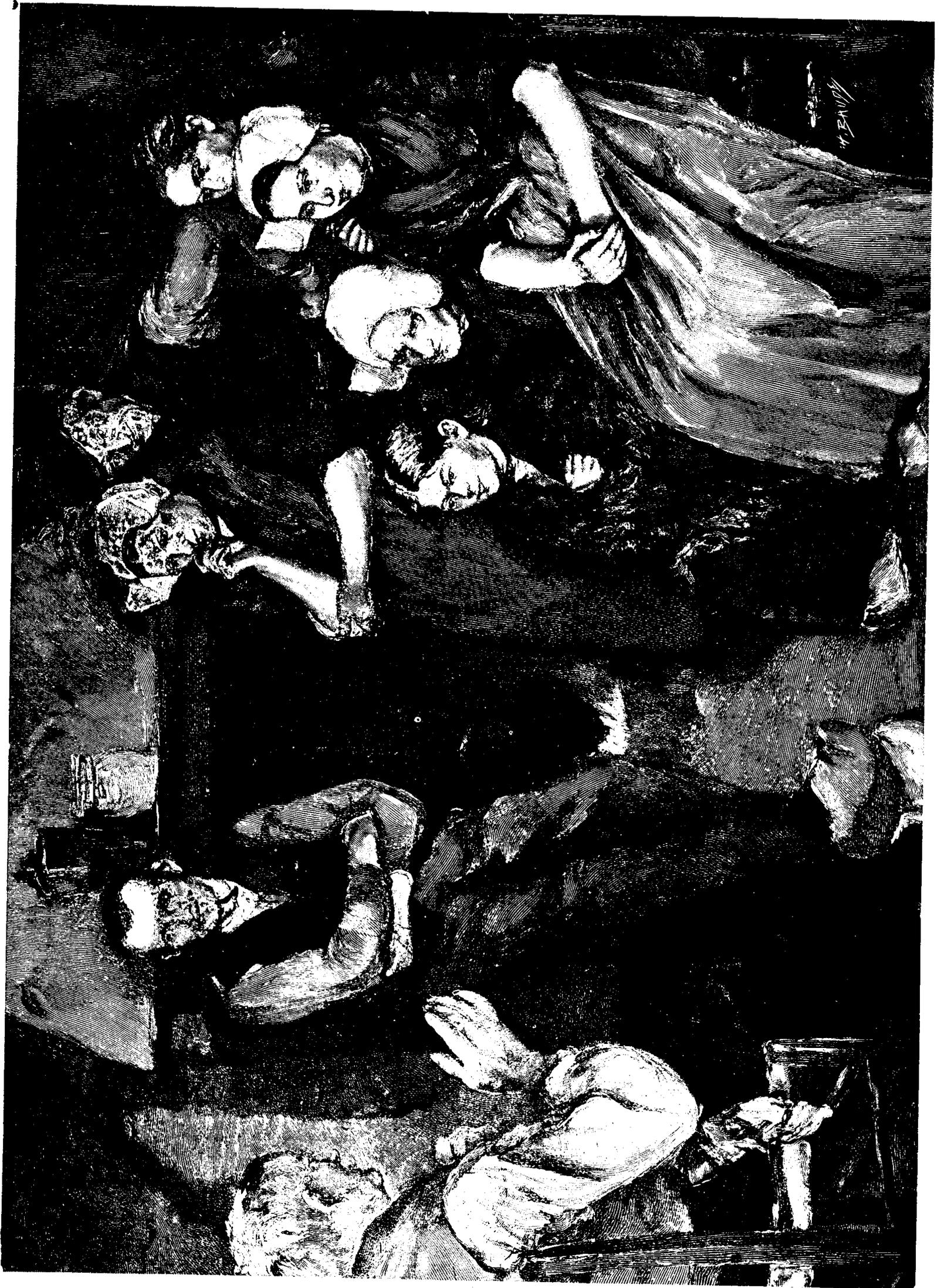
WILFRID GARIÉPY.

Montréal, 15 décembre 1900.

NOS GRAVURES

UN NOUVEAU MOYEN DE DÉFENSE

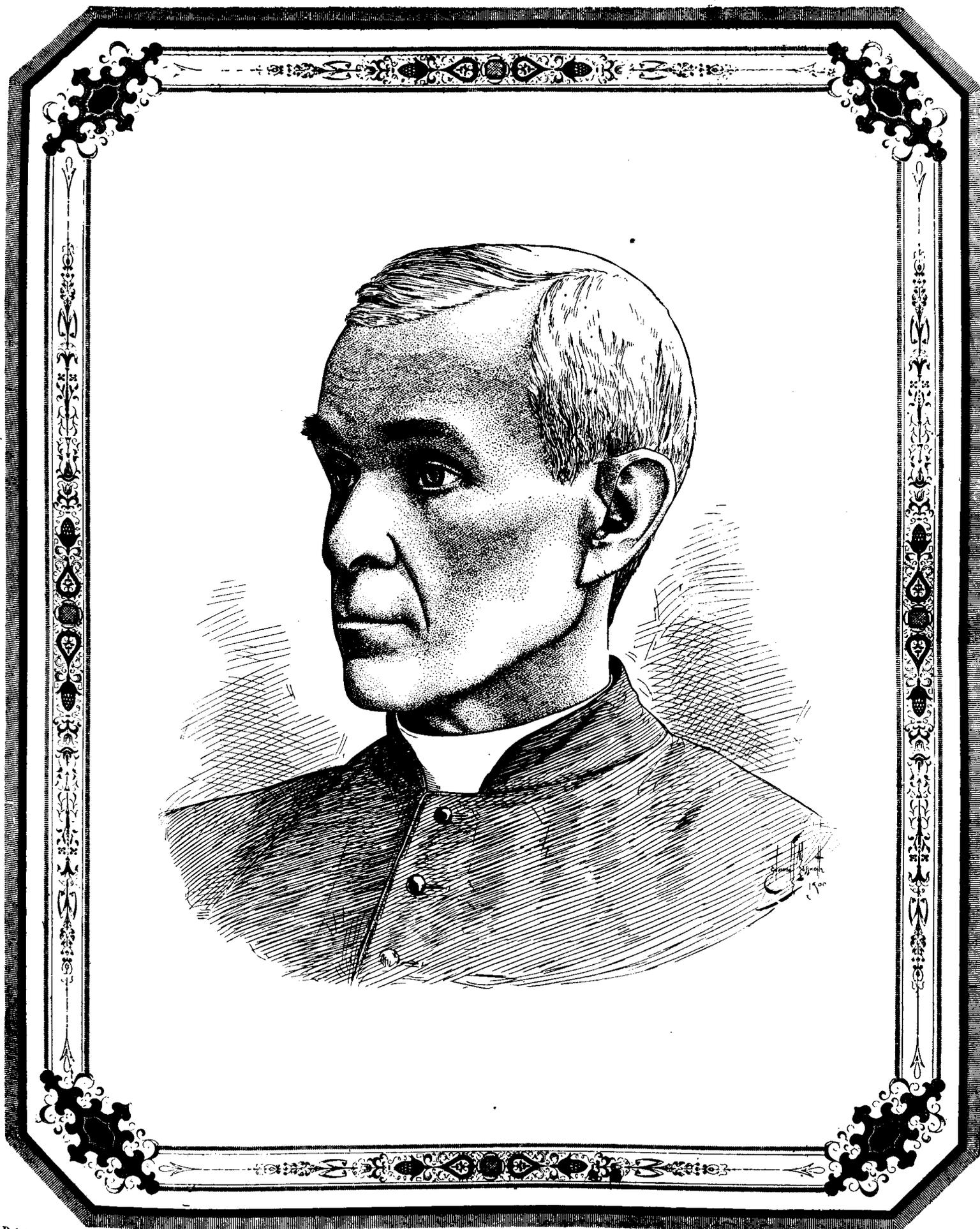
Il y a quelques années, dans les plaines de Hongrie, un musicien ambulancier, revenant d'un réveillon fut surpris par un loup. Sans autre arme que son bâton, le pauvre diable eut, par avance, la sensation des crocs qui allaient s'implanter dans ses chairs. Alors lui vint une inspiration subite. Mettant à ses lèvres son cornet à piston, il en fit sortir des sons si stridents que le loup s'arrêta, étonné des puissances de l'organe de cet être dont il voulait faire sa proie. Un instant plus tard, l'homme et la bête l'un respirant plus librement, et l'autre aussi intriguée que pe-naude, s'éloignaient dans une direction différente.



LA VEILLÉE. — Le conteur du village, d'après Sandor-Landean

La p
balcon
et abo
l'imme
Data
garden
des p
" La p
proven
la con
tort.
Leb
férait
pourta
Il a
problè
march
bruit
dieuse
le lent
ferme
ouvert
Tou
lumin
que d
Saint-
celle e
mais e
Leb
pouss
long d
écoute
qui ro
Alo
jetée
ferme
veille
ment
sert d
bretor
d'Is e
de Di
Et
vague
cimen
dormi
raillè
ments
Con
Roc'h
l'horiz
— I
vint s
Et,
vague
traue
teau s
cloche
trois
Le
fait l
L-
tache
une l

GALERIE NATIONALE



Publié par LE MONDE ILLUSTRE

De s^{te}le Edmond-J. Massicotte

Abbé Léon Provancher

Né à Bécancour en 1820. Mort au Cap Rouge en 1892. Ecrivain. Le plus savant naturaliste que le Canada a produit

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

FAITES LA CHARITÉ

Faites la charité, vous qui, dans l'opulence,
Ne pouvez soupçonner les horreurs de la faim ;
Dans les taudis infects où gémit l'indigence,
On ne se salit pas si l'on porte du pain.

De douleurs à chacun Dieu garde une mesure ;
Vous si moi ne savons le lot qu'il nous a fait ;
Juge, il rend aux méchants le mal avec usure ;
Père, il peut pardonner en faveur d'un bienfait.

Quand vous passez, Madame, à côté d'une mère
Qui pleure son enfant mort sur son sein tari,
À côté d'un vieillard qui chante de misère,
Ou près d'un orphelin par le froid engourdi ;

Heureuse, vous frôlez avec indifférence
Ces amas de haillons, aux regards envieux ;
Et vous ne songez pas que de cette souffrance
Les plaintes contre vous s'inscrivent dans les cieux !

Ne vous serait-il pas plus doux d'être bénie,
Madame, pour un peu de ces biens superflus ?
Ayez de moins, par an, une robe garnie,
Et vous aurez au ciel vingt couronnes de plus.

Mme ELINE MAUMEY.

LA FEMME QUI TRAVAILLE

L'avez-vous remarquée, beau temps, mauvais temps, à heures fixes, cette femme courageuse à qui l'infortune demande, chaque jour, le sacrifice du chaud foyer de la vie de famille et de ce bien-être si doux du chez-soi ? De nos jours, on la retrouve partout, cette noble indépendante, trop fière pour demander à qui que ce soit de l'aider, à l'encontre de ces femmes parasites souvent dédaigneuses, s'il vous plaît, qui s'imposent de maison en maison et finissent par lasser la patience des bons cœurs qui les hébergent. Aux Etats Unis, la femme parfaitement libre dans ses actions lève haut la tête. Son éducation et ses capacités intellectuelles la placent au niveau de l'homme, car en général, elle est aussi instruite que ce dernier. Les sciences, les arts et les mathématiques qu'elle étudie à fond lui assurent assez souvent une supériorité que n'entrave aucun préjugé mesquin ; et la juste considération dont elle jouit est une preuve incontestable de son mérite.

Notre grande ville de Montréal est plus arriérée sur ce point ; les vieilles idées s'y déracinent plus difficilement. Nos bons voisins les Américains ont sur nous le monopole des larges idées et du bon jugement à ce sujet.

Chez eux, le vrai mérite parvient à se faire apprécier et notre jeune pays, qui s'alarme à bon droit d'une émigration qu'il ne peut enrayer, trouverait peut-être là la solution d'un des plus inquiétants problèmes sociaux. Je connais de bons citoyens, à position sociale très en vue, surchargés d'enfants, dont la plupart sont d'intelligentes jeunes filles, douées de réels talents, qui seraient heureuses de pouvoir alléger le fardeau que supporte seul le chef de la famille. Mais on leur a tant dit qu'elles se déclasseraient, que ces positions de femmes qui travaillent sont mal vues, qu'elles sont restées dans l'ombre, préférant souffrir certaines privations que de ternir l'éclat de la position de leur père, et qui sait, peut-être nuire à leur avenir. Est-il vraiment absurdité plus grande que celle qui fait trouver le travail glorieux chez l'homme, humiliant chez la femme ? Il me semble qu'au contraire on devrait éprouver plus d'admiration et de respect pour la femme énergique qui jette de côté ces idées stupides d'un autre âge et se met bravement à l'œuvre, sans se soucier si la superbe Mme X..., la mettra de côté dans ses réunions de si bonne société et où se glissent cependant un si grand nombre d'êtres vulgaires.

Ce n'est pas la robuste petite employée à l'insou-

ciante gaieté qui m'intéresse en ce moment. Elle n'a guère besoin de sympathies celle-là. Aussi, peu lui importe si en jouant du clavographe elle met un e à la place d'un a. Elle a, sans s'en douter, la même idée que Théophile Gauthier qui disait en parlant de son adorée : " Qu'importe qu'elle m'écrive *je thème* ou *je t'arme*, pourvu que tout le cœur y soit." Un te Roger Bontemps n'a pas à souffrir, car elle ignore parfois cette délicatesse de manières, ces mille riens de politesse qui sont d'un si grand prix pour la femme bien née. C'est pour celle-ci que je parle, c'est pour celle que le malheur touche de son aile noire que je déplore les idées encore si arriérées de notre province. Si au lieu de jeter dans l'ombre la femme qui gagne son existence, on lui tendait une main généreuse en lui disant : " Madame, l'infortune ne change pas, vous êtes toujours ce que vous étiez, une personne digne quand même d'occuper dans la société la place que vous y aviez jadis ; " certes, beaucoup de familles n'auraient qu'à se féliciter des résultats d'une telle conduite. En effet, dans notre jeune pays où les grandes fortunes sont si rares et disons-le, si peu solidement assises, quelle est la femme riche d'aujourd'hui, la brillante héritière de demain, qui peut vivre assurée de n'avoir à redouter aucun revers de fortune qui arrive, hélas ! trop souvent sans qu'elle l'ait prévu ? Donc, du jour au lendemain, cette femme altière, cette jeune fille dédaigneuse se voit dans la pénible nécessité de se suffire à elle-même, mal préparée pour ce nouveau genre d'état, où très souvent ses talents médiocres, son peu d'instruction la font pâlir sur son impuissance d'arriver à mieux qu'à devenir autre chose, dans notre bonne ville bourgeoise, que bonne d'enfant, garde-malade ou cordon-bleu. Je sais que ces positions du dehors offrent souvent plus d'épines que de roses, et plus d'une femme distinguée que l'infortune oblige à gagner sa vie, en a fait l'expérience, soit par la conversation plus ou moins pimentée de ces jeunes freluquets à la moustache cirée et à l'air niais, soit par les manières brusques et arrogantes de ces patrons sans éducation qui, devant une employée, se croient dispensés de cette délicatesse que tout vrai gentilhomme doit toujours conserver devant une femme, quelle que soit la position qu'elle occupe, soit encore par une élégante frivole, légère et insignifiante qui, du haut de son joli coupé, lui fait un petit salut où le dédain se mêle à l'insolence.

Il est des femmes réservées, raffinées dans leurs goûts, artistes jusqu'au fond de l'âme, humiliées trop souvent, par nombre de ces pimpantes poupées de notre grand monde, à la tête bien haute, presque toujours plus ornée au dehors qu'au dedans, qui se font gloire d'écraser de leur mépris des personnes délicates et à l'esprit cultivé, obligées de travailler et qui cependant, sont bien au-dessus de la médiocrité de celles qui les dédaignent.

Il est à espérer que dans cette ère nouvelle de progrès où nous entrons, ces petites étroitesse d'idées disparaîtront, une indépendance parfaite permettra à tout être intelligent de se frayer un chemin dans le monde, et la jeune femme qui ne veut rien devoir à personne s'en ira fièrement gagner, avec les talents que le ciel lui a donnés, l'argent de sa subsistance sans avoir à craindre le manque de respect des mal élevés ou la déconsidération des imbéciles.

En passant, je me permettrai de citer la charmante Mme de B..., aussi noble de nom que de manières et de sentiments qui, par son amabilité et ses grâces, a toujours été une reine de nos plus brillants salons. Avec quel tact et quelle délicatesse innés arrivait elle vers les moins prétentieuses aux honneurs, vers ces *déclassées* d'hier, aujourd'hui les plus timides, qu'elle avait voulu inviter les premières et vers lesquelles se portaient d'intuition ses plus manifestes attentions, sa haute intelligence comprenant, tout naturellement,

que les âmes les plus éprouvées sont d'ordinaire les plus sensibles. Pour elle aussi, la véritable dame n'était pas la plus dorée, mais celle vraiment supérieure par l'esprit et le cœur. Mme de B..., prouvait par là combien, elle-même, était au-dessus de la généralité. En effet, ce n'est pas chez les *montées d'un bond sur piédestal* que l'on rencontre cette exquise politesse qui s'étend à tous et qui est la marque distinctive des personnes réellement bien nées.

Je reviens donc à mes intéressantes *déclassées*, pour me faire l'avocate de leur cause, désirant faire placer dans le monde, selon leur mérite respectif, celles surtout qui, par leur éducation et leur instruction, ont le droit d'y figurer avec égard et peuvent le faire avec honneur. Notre population canadienne est assez intelligente pour comprendre et chercher à imiter ce qu'il y a de bon de l'autre côté de la quarante-cinquième ligne.

X...

UN CONCOURS POUR LES DAMES

DE MAGNIFIQUES RÉCOMPENSES SONT OFFERTES

LE MONDE ILLUSTRÉ de Montréal vient d'instituer, pour les dames, un concours qui ne manque pas d'intérêt. Aussi, invitons-nous nos lectrices à y prendre part. Elles y trouveront un délassement intelligent tout en courant la chance de gagner des récompenses qui sont réellement magnifiques et de grande valeur. Ce concours a pour sujet la question suivante :

Résumez en quelques mots votre idéal de bonheur ; dites ce que vous voudriez ou ce que vous rêvez être ?

Les réponses devront être courtes, autant que possible ne pas excéder quinze lignes de neuf mots et seront signées d'un pseudonyme seulement. Le concours sera clos le 15 février 1901. Dès lors, les réponses seront soumises à un jury compétent, qui jugera *impartialement* du mérite de chaque article.

Les huit primes ou prix pour les huit meilleures réponses sont superbes.

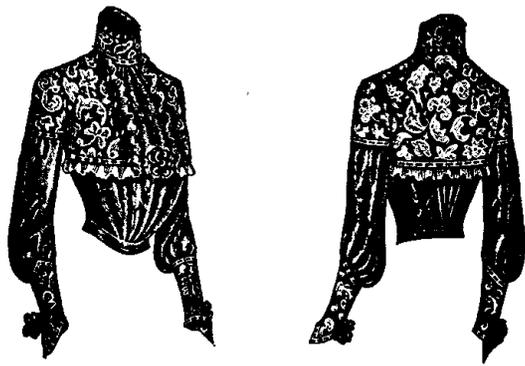
- 1er prix : Miroir, brosse, peigne, montés en aluminium et argent, dans une magnifique boîte ;
- 2ème prix : Coupe-papier, grattoir, cachet, en argent plein avec magnifique boîte ;
- 3ème prix : Porte-bijoux en porcelaine de Chine, surmonté d'un petit miroir, avec monture dorée ;
- 4ème prix : Porte-monnaie en cuir de crocodile, plusieurs divisions, monture en vieil argent ;
- 5ème prix : 1 an d'abonnement ;
- 6ème prix : 6 mois d'abonnement ;
- 7ème prix : Deux primes à choisir dans la liste de primes ordinaires du journal pour les abonnés ;
- 8ème prix : Une prime à choisir dans la liste de primes ordinaires.

Après l'adjudication des prix, les pseudonymes gagnants seront publiés et les méritantes devront envoyer une copie de la réponse primée avec leur nom et leur adresse. Qu'on se mette à l'œuvre donc.

On peut s'abonner pour tous les numéros parus depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin du concours soit jusqu'à la mi-mars probablement pour 25 centins.

Ecrire au bureau, 42 Place Jacques Cartier, Montréal.

LA MODE



Corset de toilette

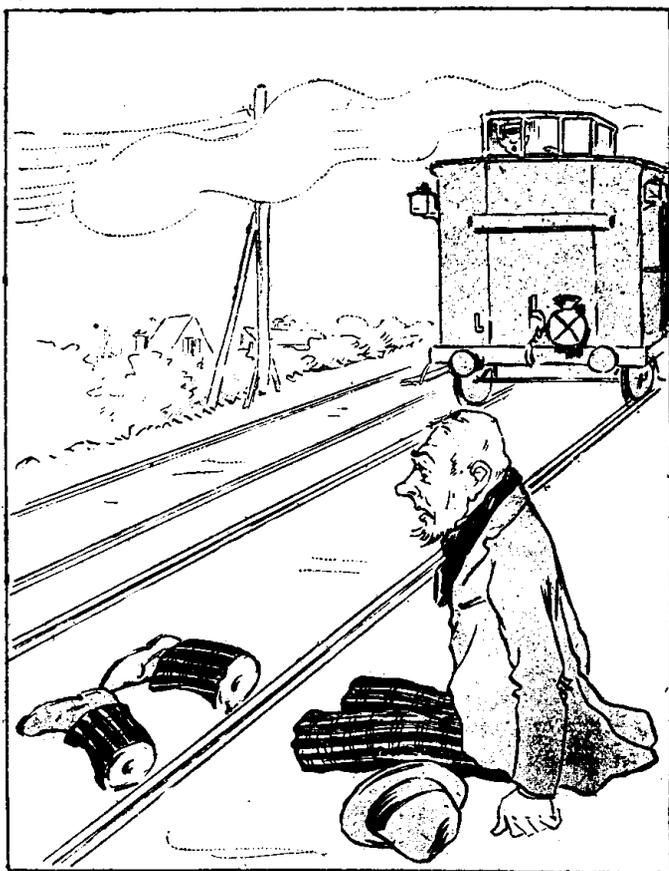
SOIRÉES DE FAMILLE

Jeudi, 17 janvier, les Soirées de Famille donneront une représentation éclatante. Un des incidents qui fera de cette soirée un des événements les plus marquants de cette institution toute nationale : c'est que sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada, honorerà de sa présence la représentation de jeudi prochain.

Pour la circonstance on donnera *Durand et Durand* l'inimitable comédie de Maurice Ordonneau et d'Albin Valabrégue. Cette pièce a toujours remporté un succès sans égal. La note dominante de *Durand et Durand*, c'est la peinture du bourgeois parisien dans ses travers les plus drôles et les plus exagérés. Ordonneau et Valabrégue ont tiré une bonne partie de leurs ouvrages en exploitant cette idée, si féconde ; en maîtres de la scène ils ont mêlé des intrigues et des situations renversantes, leurs œuvres tiennent presque toutes de la comédie à caractères, et de la comédie à situations. *Durand et Durand* est une de leurs pièces les plus brillantes qui a obtenu un de leurs plus grands succès. Elle a été représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 18 mars 1887.

La distribution de cette pièce nous fera voir MM. Roy, Duhamel, Barré, Bédard, Emmanuel, Morin, Denis, Mlles Calder, Mme Denis, Mlles Bernard et Yves.

La fameuse comédie de *Durand et Durand* sera précédée d'un lever de rideau du plus grand mérite, intitulé *Les vieilles gens*. Cette petite pièce tout-à-fait classique est l'œuvre d'Albin Valabrégue. Comme l'indique son titre elle peint les caractères des vieilles personnes, elle nous fait voir l'affection profonde qu'éprouve deux vieillards pour leur petite nièce. Cependant cette affection des deux vieillards à laquelle se mêle aussi celle d'un vieux domestique devient de l'encombrement vis-à-vis du mari qui se fait accaparer sa femme. Et ceci amène quelques nuages dans le ciel serein du ménage, cependant ces nuages se dissipent bientôt après une explication et tout rentre dans l'ordre. Ceux qui interpréteront cette petite



—C'est idiot ça, moi qui voulais rentrer à pied !

pièce sont : MM. Tremblay, Bédard, Emmanuel, Morin et Mme Denis.

Aux entr'actes, nous aurons le plaisir d'entendre Mlle Terroux, M. Henri Jodoin, un quatuor composé de MM. Raoul Masson, Primeau, Lavoie, Landry ; en outre M. Lavoie chantera seul le "Cid" de Massenet.

NE L'OUBLIEZ PAS

La consommation sera évitée par le *Baume Rhumal* pris en temps.

HORRIBLE DYSPEPSIE

Mme Ferdinand Laplante, d'Hébertville, Lac St-Jean, recourt au Vin des Carmes et est grandement soulagée.

Le certificat qui suit a été adressé à M. A. R. Hudon, de la station d'Hébertville (Lac St Jean), voyageur de la maison A. Toussaint & Cie, de Québec :

Hébertville, 15 novembre 1900. Mon cher monsieur,

Je suis heureuse de vous témoigner ma reconnaissance pour m'avoir fait connaître le VIN DES CARMES. Les trois bouteilles que j'ai ordonnées m'ont grandement soulagée de l'horrible dyspepsie dont j'ai souffert pendant de longues années.

Je me fais un devoir de recommander le VIN DES CARMES à tous mes amis parce que, avant de faire usage de ce vin merveilleux, j'avais essayé de plusieurs médecines qui ne m'ont donné aucune satisfaction.

Comme je vous remercie, monsieur ! Continuez votre bienfaisante propagande en faveur du VIN DES CARMES, et vous rendrez un immense service à une foule de malades qui vous remercieront comme moi.

Veuillez me croire, Votre bien dévouée, Dame FERDINAND LAPLANTE.

POUR RIRE

Entre amies.
—Madame Z... a perdu sa voix.
—C'est fâcheux pour nous.
—Et, de plus, elle a perdu son mari.
—C'est presque une compensation.

A la cour d'Assises.
L'avocat.—Il faut que je connaisse toute la vérité pour pouvoir vous défendre avec succès. M'avez vous dit tout ?
L'accusé.—Tout, excepté l'endroit où j'ai caché l'argent. Je garde ça pour moi.

Les médecins féroces.
—Je crois, docteur, que mon cas n'est pas très grave : j'éprouve seulement un léger malaise.
—Il y a commencement à tout !

CHOIX INTERIEUR

Si vous voulez éviter le gros rhume, soignez sans retard les petits rhumes avec le *Baume Rhumal*.

TIMBRES AMÉRICAINS à vendre. S'adresser à nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Phosphatine de Wood.
Le Grand Remède Anglais
Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'exès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, 6 paquets, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six vous en feront. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.
The Wood Company, Windsor, Ont.
B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

Le Livre de Musique de Claude Angé
Théorie musicale ; 9 tableaux synthétiques ; 400 exercices gradués ; 100 duos et chants variés ; 20 chants avec couplets ; 10 canons à 2, 3 ou 4 voix ; 30 airs militaires ; 30 airs de chasse ; 30 marches et danses ; 80 portraits et biographies des grands maîtres de la musique ; 21 morceaux choisis empruntés aux œuvres célèbres ; 12 chœurs à 2 ou 3 voix. Beau volume de 176 pages, solidement cartonné. Prix franco, 60 cts. Ecrire C, 1234, "La Presse."

DR R. A. BRAULT
Chirurgien-Dentiste
ANCIEN BUREAU DU DR PEPIN
268 rue St-Laurent
Tel Bell : E, 1745
Heures de Bureau : de 6 à 9 heures

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ÉTRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
107 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

Un PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES - ÉPOUÈSEMENT
PILULES ANONICO
toniques dépuratives, reconstituantes, 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARTE.

Théâtre National Français

SEMAINE DU 14 JANVIER

LA DAME DE SAINT-TROPEZ

Grand drame en 5 actes, par Anicet Bourgeois et A. D'Ennery

TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES.

MATINEES : Lundi, Mercredi, Jeudi, Samedi et Dimanche à 2.15 heures.
Prix Matinée, 10c, 15c, 25c. Soirs, 20c, 25c, 30c. Bell Tel. East, 1736
Dimanches. — (Matinées et soirées) 10c, 20c, 30c et 40 cts. Tel Marchands 520

Entrée principale : 1440 rue Sainte-Catherine

La semaine prochaine : Le roman d'un jeune homme pauvre

GRATIS
Nous avons récemment introduit de jolis cadres à photographies vraiment artistiques. Splendiblement décorés de marqueteries et fleurs diverses, en seize couleurs. Ils sont simplement ravissants. Ils valent au bas prix 25c., mais comme nous en avons 100,000 à écouler nous les vendons à 10c. chacun. Pour les faire connaître partout, nous donnons une prime d'une valeur exceptionnelle, à tous ceux qui en vendront six ou plus à 10c.—Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons un petit lot ainsi que notre liste des 35 primes de valeur. Vendez les cadres, retournez nous l'argent et la prime que vous aurez gagnée, vous sera envoyée franco.
THE COLONIAL ART CO., 47 Confederation Bldg., TORONTO, Canada

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Il y a à New-York, dans l'avenue B., une maison dont le sous-sol sert de lieu de récréation aux enfants de l'école épiscopale du dimanche. Le premier est occupé par les bureaux d'une société non sectarienne de jeunes femmes ; au second, se publie un journal congrégationaliste ; le troisième étage est une synagogue ; le quatrième, une chapelle méthodiste, et au cinquième demeure le curé de la paroisse.

Une vraie salade de locataires !

Un journal de Strasbourg signale un cas fort curieux de tératologie : c'est un jeune homme de 20 ans qui ne pèse pas plus de 15 kilogrammes et dont la tête est conformée comme celle d'un oiseau. Cette tête, grosse comme celle d'un nouveau-né, appartient à l'espèce des microcéphales. Le jeune homme se nomme Janos Dobos. Il se meut parfaitement et jouit de ses facultés. Son développement physique s'est seul arrêté.

Il est, pour guérir les terribles rhumatismes, un remède aussi infallible que radical.

C'est un nommé Fuselier, ingénieur disciple du grand Esculape, qui a fait cette superbe découverte. Sur de son procédé, il n'a pas tardé à en faire l'expérience sur un patient.

Après lui avoir enduit le corps de saindoux, il le recouvrit de trois peaux de mouton.

Au bout de 10 heures de traitement, la chaleur du corps se trouvait élevée à un tel degré que le rhumatisme était guéri de ses rhumatismes. Mais aussi, il était mort.

Le rôti se sert d'assez étrange façon à la table du prince de Monténégro, du moins dans les festins de gala.

Un immense rôti de porc est d'abord déposé au milieu de la table par deux valets. Le prince fait un signe à son officier d'ordonnance. Celui-ci se lève et se place en face de la viande fumante déposée sur une planche. Il tire son sabre, le fait tourner et, d'un coup adroitement asséné, tranche le rôti en parties égales.

On découvre alors dans l'intérieur du porc un dinde farci, renfermant lui-même une perdrix tuée à la chasse par le prince.

Le monde fashionable de Boston n'a rien trouvé de mieux, pour se distraire, que de donner, à l'occasion de Noël, des dîners dits de *péripatéticiens*.

Ils consistent à faire un repas par fractions et à se déplacer après chaque plat : on mange les huîtres dans un restaurant, le potage dans un autre, le poisson dans un troisième, etc.

C'est charmant !

Mais il y a peu de chance que cette mode prenne ici. Nous détestons trop les entr'actes des spectacles pour en mettre dans nos dîners.

On a coutume de vanter l'esprit pratique des Américains, mais il faut avouer qu'ils ont parfois des fantaisies bizarres d'où le bon sens le plus élémentaire est banni.

La coquetterie ne perd jamais ses droits chez la femme, dit-on... Et c'est vrai même—surtout, peut-être—quand cette femme est une négresse, une sauvage.

Le capitaine du croiseur anglais Ringdon qui naviguait parmi les îles nouvellement annexées de Santa-Cruz constata un matin que le drapeau britannique arboré sur un des îlots avait été enlevé par les indigènes.

Il donna à un détachement de marins l'ordre de débarquer et de se rendre compte de la manière dont le drapeau avait pu disparaître. Bientôt les marins revinrent, ramenant avec eux l'auteur du vol, une femme indigène qui, séduite par les vives couleurs de l'*Union Jack* avait jugé à propos de s'en faire un costume.

La science, plus encore que jadis la religion, soulève l'enthousiasme de ses fidèles qui bien souvent recherchent avec joie le martyre.

Chaque année, nombre de chimistes, médecins, aéronautes, etc... donnent leur vie pour faire avancer le progrès d'un pas.

On parle aujourd'hui du Dr Jesse Lazear qui vient de mourir. Médecin de l'armée américaine, il poursuivait à Cuba ses expériences sur le moustique qui sert de véhicule au microbe de la fièvre paludéenne.

Le Dr Jesse Lazear guettaient les moustiques qui voltigeaient autour des lits des fiévreux ; il réussit à se faire piquer sur le dessus de la main, près d'une veine. Cinq jours plus tard, un frisson le prit : trois jours après, la jaunisse apparaissait.

Le savant expira douze jours après la piqûre, mais il partait satisfait de son héroïque expérience.

Voilà assez longtemps que l'on nous parle de cette merveilleuse découverte : le téléphone sans fil, pour qu'il nous intéresse de savoir si elle peut enfin, oui ou non, entrer dans le domaine pratique, si ce n'est pas une pure invention.

Or, on écrit de New-York, à *Paris-Nouvelles* que l'inventeur James Kelsey a réussi plusieurs expériences de téléphone sans fil, dans la ville de Minneapolis.

Il a pu transmettre les messages d'un bout à l'autre du Mississippi à une distance de 1,000 pieds, bien que les conditions atmosphériques aient été très mauvaises. Les récepteurs étaient gelés à la fin de l'expérience et le chemin de fer électrique qui se trouve à proximité influençait les instruments.

Le résultat satisfaisant, prouve tout de même que le téléphone sans fil est dès aujourd'hui une réalité.

Reste maintenant à savoir quand on pourra s'en servir couramment ?

Les beaux-pères américains ne ressemblent guère aux autres beaux-pères. Ils sont cent fois plus agréables.

Ils font les gros yeux, montrent les dents avant le mariage, puis, quand tout est consommé, ils deviennent parfaits pour leurs gendres ; c'est tout le contraire de chez nous.

On se souvient encore de la stupéfaction furibonde de M. Zimmermann, le milliardaire de Cincinnati, à la nouvelle du mariage clandestin de sa fille avec le duc de Manchester ; on a encore dans les oreilles les cris, les imprécations qu'il proféra alors contre son gendre.

Eh bien ! cet homme terrible soudain calmé est devenu doux comme un mouton.

Un journal de New-York nous apprend, en effet, que le duc et la duchesse viennent d'arriver à Cincinnati et que, très aimablement, le terrible Zimmermann avait mis son wagon spécial à la disposition des jeunes époux. De plus, une agréable surprise attendait le duc à son arrivée. Il a été informé qu'une somme de cent trente mille dollars avait été déposée la veille, à Londres, pour le règlement de toutes ses dettes.

Est-ce que M. Zimmermann n'a pas agi comme un sage en favorisant ce qu'il ne pouvait plus empêcher ?

On sait depuis longtemps que le meilleur moyen de conserver des quartiers de viande crue, c'est de les plonger dans le sel. Mais aujourd'hui seulement on découvre que le sel peut aussi conserver les corps vivants qui en absorbent en quantité suffisante.

Le professeur Loeb et le Dr Lingle, de l'Université de Chicago, prétendent que le chlorure de sodium, agissant sur le sang et les muscles, non seulement entretient les battements du cœur, mais peut même les réveiller quand ils ont cessé.

Un certain M. Vandercook, résident bien connu de Chicago, âgé de quatre-vingt-douze ans, se donne comme un exemple vivant de la théorie des deux physiologistes, en attribuant sa longévité à la double dose de sel qu'il absorbe quotidiennement depuis quarante-cinq ans.

Voilà donc trouvé le fameux élixir de longue vie. Et à l'aurore du XXe siècle, tout le monde va se saturer de sel dans l'espoir de voir encore passer un siècle ou deux !

Est-il bien raisonnable, bien juste de condamner à dix ans de travaux forcés, une enfant de quatorze ans ?

Un tel jugement vient d'être rendu par la Cour d'assises de Klagenfurth, en Corinthe.

Sophie Asslinger était accusée d'avoir mis le feu à une ferme et elle avait fait des aveux complets non sans exprimer un vif repentir. Comme elle avait dépassé de quelques mois l'âge de quatorze ans, la Cour, conformément au verdict du jury, a dû prononcer la peine écrasante de dix ans de travaux forcés.

Ce jugement semble reculer de plusieurs années en arrière :

Il y a quelque soixante ans, en effet, dans plusieurs pays et en Belgique, notamment les condamnations de tout jeunes gens à des peines capitales n'étaient pas rares. En 1843, un parricide de dix-sept ans fut guillotiné à Namur, d'une façon particulièrement sensationnelle.

Aujourd'hui, on a continué de se montrer beaucoup plus indulgent pour les jeunes êtres que l'Etat considère, dans ses lois, comme incapables de jugement, à qui il n'accorde aucun droit, les mettant entièrement sous la dépendance des parents.

Nous apprenons un fait extraordinaire que nous donnons sous toute réserve, et qui vient, comme il est juste, de nos voisins. Il faut le classer sans doute parmi ces phénomènes inexplicables, quasi surnaturels, dont M. Flammarion a rassemblé la liste troublante. Le voici :

Un vieux et vénérable citoyen de New-Jersey, M. Tighe, mourut à Metuchen. Le service eut lieu à l'église Saint-François, qui était remplie de parents et d'amis. Le cercueil fut déposé au seuil de l'église sur un catafalque. Que se passa-t-il alors dans l'esprit du défunt ? Fut-il prit d'un accès de pitié posthume pour l'ennui que les cérémonies infligent aux vivants ? ou a-t-il seulement agi en Yankee pratique, qui n'aime pas à perdre son temps, même dans l'éternité ? Quoi qu'il en soit, on vit tout à coup le catafalque s'avancer avec une certaine solennité, mais d'une marche décidée, dans la direction de l'autel. A cette vue, une terreur sans nom précipita la foule vers les portes. Ce fut une boucoulade, une angoisse, des cris, des visages blêmes. Nous ne savons encore rien de plus...

Comme nous écrivions ces lignes, des renseignements complémentaires nous sont parvenus. Il n'y a pas eu d'accident de personnes. Au milieu du désarroi, la forte voix du maître des cérémonies s'est fait entendre. Elle disait :

« Arrêtez ! Ne craignez pas ; ce n'est qu'un automobile. »

Et, relevant le drap du catafalque, l'homme montra à la foule les roues, les accumulateurs, les bielles et les pistons qui conduisaient le cercueil à sa place.

ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

La graphologie n'est rien moins que la photographie de l'âme.

Envoyer une page de l'écriture naturelle de la personne dont on veut connaître le caractère, avec sa signature, c'est-à-dire que cette écriture soit prise dans une lettre qu'on ne savait pas destinée à une analyse; il faudrait également que l'écriture ne soit pas une dictée.

Joindre à l'envoi DIX CENTS en timbres-poste, et l'analyse paraîtra suivant l'ordre de sa réception.

Adresser comme suit: Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Si l'on désire une réponse détaillée par lettre particulière, joindre la somme de 50 cents en mandat ou bon de poste.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

Jamais satisfaite.—Surabondance d'idées causant confusion; originalité; nature personnelle; très peu disposée à être utile à autrui; sensualité; prudence; désordre; ne craint pas le mensonge et invention des faits faux; prétention; manque de courage; mélancoie; douceur et sensibilité et amour; économie juste; jouissant d'une bonne santé; vous aimez les exercices corporels tels que, etc, vous aimez à être obéi mais plus en pensée qu'en action; vivacité; indécision; volonté faible.

Toi et moi, chacun son tour.—Le pseudonyme ne peut mieux convenir à l'état d'âme du signataire, car le chez moi, ou la personnalité est très prononcée. Sensibilité et tendresse contenues; aime à paraître; insensible et froid malgré qu'il y ait amour et sympathie; douceur; ordre; politesse; gaieté; franchise; droiture; amour du devoir; esprit de soumission; sans bassesse; volonté faible et changeante; vanité; crainte de l'opinion publique; prudence; toujours porté à juger en mal; économie; jugement clair; s'observe toujours sur le qui-vive; sang-froid imposé malgré sa vivacité.

Nic...Nic...olas.—Très prudent, principalement du côté de l'économie en perspective de l'avenir; il y a amour du confortable et même certaines largesses, mais lorsqu'il survient des moments critiques, l'économie commence. Souplesse d'idées; ruses; retenue de la pensée et même capable de mensonge; douceur; aptitude diplomatique; ordre; vivacité; résolutions peu régulières; changeant souvent d'idées; imagination forte; surabondance d'idées causant confusion; grandes sensibilité et tendresse; aime à dominer, la volonté, la douceur en atténuent beaucoup l'intensité; homme positif connaissant la valeur du temps; prétentions; présomption; nature aimant le prochain et aversion des cérémonies de l'étiquette; orgueil de comparaison.

Grazielle.—Irritabilité; sécheresse; raideur; esprit autoritaire; promptitude; est dans la classe des non-doux, des déplaisants et des anguleux; néan-

VENTES A ESCOMPTES

AVANT L'INVENTAIRE

Réductions Spéciales

..... VARIANT DE

10, 25 et 50 Par Cent

SUIVANTS LES DEPARTEMENTS

Toutes les diverses lignes de MARCHAN-
DISES SÈCHES, ainsi que les CONFEC-
TIONS ont été REVISÉES durant la semaine,
elles ont toutes été REMARQUÉES à des

Escomptes Libéraux

qui réjouiront le CŒUR et la BOURSE.

ALLENZ

AU LOUVRE

Si vous désirez faire

Des Economies

Il faut que le SURPLUS DU
STOCK S'ÉCOULE

DURANT CE MOIS

les IMPORTATIONS NOUVELLES frap-
pent déjà à nos portes,

Il faut faire de la place

Les Escomptes Spéciaux

qui sont offerts feront vite place
dans nos rayons.

N. TOUSIGNANT,

295 Rue St Laurent

moins, je crois qu'il a un bon cœur sensible et aimant à être utile à autrui; énergie et activité; absence de délicatesse et de goûts artistiques; extravagant et original; ne pense pas comme tout le monde; résolutions et idées changeantes; philanthropie; manque d'ordre et de précision; quelques franchises ou naïvetés blessantes et aussi ruses acquises par l'expérience; gourmandise; jugement bon; amour du confortable sans prodigalité.

Croque mitaine.—Écriture très rare; spécimen à conserver pour une écriture féminine; cette écriture indique une volonté résolue; une volonté forte, terrible que l'on rencontre très rarement; une volonté pouvant aller jusqu'à-coup, et c'est le temps de dire ici il faut que ça passe ou que ça casse. Avec un esprit autoritaire; voulant dominer à tout prix et beaucoup d'ambition et d'impatience; mais la nature est venue adoucir ces instincts en donnant de la douceur. Sensualité; gourmandise; retenue de la pensée; simplicité de manières; originalité; prudence; aime à être comprise; portée à juger en mal; imagination vive causant confusion d'idées; manque d'ordre et de précision; audace; ténacité; orgueil de supériorité; vanité; aime à être admirée; goûts artistiques et originaux; ruses; sentimentalité modérée; nature dévouée.

Quo vadis.—Écriture type de gourmandise; satisfait de sa personne; se présente hardiment; aime à être remarquée; esprit dominateur; nature convergente; souplesse d'idées; ruses; diplomatie; retenue de la pensée et même capable de mensonge; culture d'esprit; défiance; ordre; orgueil de comparaison, de son nom ou de sa position ou talents; vivacité; nature passant rapidement d'une résolution à une autre; d'une idée à une autre; imagination un peu mouvementée; surabondance d'idées; dédain de l'étiquette; activité; sensibilité; douceur; susceptibilité et sujet à des moments de jalousie; plutôt penseur que logicien; tient à être compris; économie.

Lys des champs.—Imagination mouvementée; orgueil de comparaison; timidité; nature convergente; résolutions changeantes; extravagance; manque d'ordre; naïveté; pas assez d'écriture et au crayon; résultat incomplet.

CHEZ LES VIEILLARDS

La toux déchire la poitrine des vieillards et gêne leur repos. Le *Baume Rhumal* les soulage et les guérit.

Cock's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. *Sûr, efficace.* Mesdames, demandez à votre Pharmacien le *Cock's Cotton Root Compound*. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. *The Cook Company, Windsor, Ont.*
Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. McGale, 123 Notre-Dame Street, Montréal

GRATIS Nous donnons un magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord ornémenté, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remonter et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collets fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Écrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement. *The Lever Button Co., Boîte 1504 Toronto, Can.*

INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER
No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Ext. 708.
Consultations gratuites.

Mignotta.— Crainte de l'opinion publique ; timidité ; orgueil de comparaison ; personnalité ; désordre ; caprices ; tantôt sensible, tantôt absence de cette sensibilité ; pas de douceur ; obstination ; vivacité ; économie ; ténacité ; esprit d'accaparement ; défiance ; toujours porté à juger en mal ; surabondance d'idées causant confusion ; ambition ; discrétion ; secrétiviste ; sensualité ; sensibilité contenue ; absence de goûts artistiques ; esprit de soumission ; résolutions peu stables ; passant rapidement d'une idée à une autre.

Adèle.— Matérialiste ; sensibilité ; volonté faible ; imagination un peu vive ; incapable de se donner aucune direction ; aime à conduire, à dominer ; il y a aussi une certaine ambition, mais ceci ne sert à rien, vu votre faiblesse de volonté ; grande défiance ; souplesse d'idées ; ruses ; capable de mensonge ; susceptibilité ; aucunement décidée à se sacrifier pour le bonheur des autres ; jalousie ; orgueil de vous-même ; vous aimez à paraître ; à vous faire remarquer ; bienveillance imposée. Vous accueillez bien le monde, malgré les dispositions contraires de votre cœur ; vivacité ; économie ; timidité.

Béatrice.— Intuition ; plus penseur que logicien ; très peu réalisateur ; politesse ; ordre ; franchise ; promptitude extrême ; franchise, mais il y a quelques ruses acquises ; fermeté ; entêtement ; peu de douceur ; prudence ; conception d'idées vive ; sentimentalité modérée ; décision vite prise ; absence de caprice ; caractère peu changeant ; résolutions stables ; confusion d'idées ; juste économie ; voit toujours le mauvais côté des choses.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Le célèbre drame de d'Ennery *Marie-Jeanne ou la Femme du Peuple*, a obtenu la semaine dernière, au Théâtre National Français, le grand succès auquel on pouvait s'attendre. Il a, du reste, été joué avec beaucoup de talent par les principaux artistes de la troupe : Mme de la Sablonnière, dont la deuxième semaine de débuts a été plus heureuse encore que la première ; Mme Nozière, Mlle Rhéa et Mlle Bérengère ; MM. Louis Labelle, Bouzelli, du Castel, J. Daoust, Palmiéri, Leurs, Godeau, Filion, Petitjean, Fleury et Gravel.

La Dame de Saint-Tropez, drame en cinq actes des auteurs du *Régiment*, MM. Jules Mary et G. Grisier, sera à l'affiche pour la semaine du 14 janvier. Cette pièce, de l'intérêt le plus captivant, renferme des scènes très pathétiques et très tragiques qui émeuvent profondément les spectateurs. Nous nous bornerons à en citer une seule : celle où le principal personnage Maurice qui, depuis longtemps, croyait que sa femme lui versait du poison dans ses aliments, dans le but d'hériter de sa fortune, aperçoit un de ses familiers, Antoine Caussade, lui préparer subrepticement un breuvage mortel. Cette découverte amène la réhabilitation de Mme Maurice et met fin aux manœuvres diaboliques de Caussade. Voilà une scène à voir.

Pour les entr'actes la direction a engagé des artistes qui, avec des chansons illustrées au cinématographe, feront fureur.

Interpréteront les principaux rôles de *La Dame de Saint-Tropez*, Mme Bouzelli, Mlle Rhéa, Mme Nozière, Mlle Bérengère et MM. Hamel, Palmiéri, Bouzelli, Filion, Labelle, du Castel et Godeau, artistes qui, tous, ont fait depuis longtemps leurs preuves et dont le concours assurera le succès du drame.

GUÉRIT LE RHUME EN UN JOUR

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre agent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte

Mme Joseph Asselin

Guérie de tous ses maux par les PILULES ROUGES

Maintenant, elle fait tout son ouvrage sans fatigue, et elle jouit d'une excellente santé

FEMMES MALADES LISEZ ATTENTIVEMENT SON TÉMOIGNAGE.

Il n'est pas surprenant que les femmes et les jeunes filles qui sont appelées aujourd'hui à faire l'ouvrage qui fatiguerait un homme, deviennent faibles et malades. Il y a des jeunes filles délicates qui travaillent dans les manufactures, à côté d'hommes robustes, et qui font le même ouvrage qu'eux. Il y a des femmes qui restent chez elles et qui travaillent plus fort aux soins de leur maison que leur mari au moulin.

A ces femmes il faut de la force pour qu'elles puissent résister et remplir leurs devoirs sans s'affaiblir. Qu'il est pitoyable en effet, de voir une femme travailler du matin au soir, souffrant du mal de tête, du mal de dos, de douleurs dans tous les membres et de tiraillements dans toutes les parties du corps, lorsque chaque mouvement et chaque pas amènent un effort ou une douleur.

A ces femmes qui sont appelées à faire l'ouvrage d'un homme, nous disons qu'il leur faut de l'aide et que les PILULES ROUGES sont le remède par excellence pour les soulager dans leurs travaux et guérir les maladies dont elles souffrent. Les PILULES ROUGES donnent la force aux femmes faibles et en même temps les guérissent de toutes les maladies dont elles sont affectées. Elles guérissent le mal de tête, les étourdissements, ramènent les couleurs aux joues pâles, donnent appétit, aident à la digestion, guérissent les dérangements, les irrégularités, les périodes douloureuses et aussi tous les troubles du retour de l'âge, comme les engourdissements des mains et des pieds, les palpitations de cœur et la paralysie.

Témoignage de Mme Asselin :

" Je vous prie bien de me pardonner si j'ai été si négligente à vous écrire, car j'ai déjà reçu votre dernière lettre depuis longtemps, mais mes occupations nombreuses m'en ont empêchée : je voulais toujours vous dire le grand soulagement que vos traitements et vos conseils m'ont apporté. Ainsi, j'ai pris deux Pilules Rouges immédiatement après chaque repas, comme vous me l'avez dit sur la première lettre que j'ai reçue de vous, et elles m'ont ramenée à la santé, comme par miracle.

" Aujourd'hui, restant seule avec mes quatre enfants, je puis faire tout mon ouvrage sans souffrir et sans me fatiguer. Vous vous rappelez, sans doute, lorsque je vous écrivis pour la première fois, combien j'étais faible, et comme je souffrais. J'avais des douleurs à la tête, des points de côtés, et au moindre effort



MME JOSEPH ASSELIN

que je faisais, soit pour balayer ou laver, il me prenait des crampes dans toutes les parties du corps. Maintenant, ces maux sont disparus, je fais mon ménage en entier facilement, et je jouis d'une excellente santé.

" Je suis certaine que mon rétablissement, auquel personne ne croyait, est dû aux PILULES ROUGES et à vos bons traitements.

MME JOSEPH ASSELIN,
Beauce Junction, Qué."

Nous conseilons aux femmes qui souffrent autant que Mme Asselin a souffert, au point de ne pouvoir se coucher la nuit et de ne pouvoir vaquer à leurs occupations, de consulter les Médecins Spécialistes, car il n'y a pas de doute que ces femmes ont besoin d'une foule de conseils qui aideront beaucoup à l'effet des PILULES ROUGES.

Les Médecins Spécialistes peuvent être consultés à leur bureau, au No 274 rue Saint-Denis, ou encore, par lettres, et aux dames qui en feront la demande, nous leur enverrons un blanc de que tions très faciles à répondre, et avec lequel elles pourront facilement exprimer leur cas.

Nous mettons aussi les femmes en garde contre les pilules rouges vendues au 100 ou à 25c la boîte—les dames qui veulent se guérir doivent bien faire attention pour se procurer les vraies PILULES ROUGES, qui sont toujours marquées du nom de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE. Aux femmes qui ne peuvent obtenir nos PILULES ROUGES, chez leur marchand, nous les leur expédierons par la maille sur réception du prix : 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Adressez vos lettres comme suit :

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Dépt. Médical, No 274 rue St-Denis, Montréal

Escomptes de Janvier

15 a 50 p. c.

SUR TOUS NOS MEUBLES

 Nos prix marqués en chiffres sont les mêmes qu'avant les fêtes. Vous pouvez acheter en toute confiance.

Renaud, King & Patterson

652 RUE CRAIG . . .
2442 RUE STE CATHERINE.

LA VENTE DE DISSOLUTION SE CONTINUE

\$30,000 de Stock à Sacrifier.

ARCAND FRERES

No 111 Rue Saint-Laurent, - - - - - Montreal

Etoffes a Robes de Couleur

- Lot d'Etottes à Robes de couleur, valant 35c pour... 15c
- Etottes Tweed pour costumes et jupes de robes, valant 40c pour... 22¹/₂c
- Serge rouge, valant 30c pour... 23¹/₂c
- Serge noire, valant 30c pour... 23¹/₂c
- Serge bleue, valant 30c pour... 23¹/₂c
- Cachemires noirs, valant 50c pour... 35c
- Alpagas noirs unis valant 35c pour... 25c
- Alpagas noirs unis valant 45c pour... 35c
- Alpagas noirs unis valant 30c pour... 19c
- Alpagas fleuris, lot considérable, largeur 43 pouces, dessins magnifiques, pour... 25c

SERVIETTES

- Serviettes Honey Comb, très grandes... 5c
- Serviettes en toile, très grandes... 10c
- Serviettes, un lot extra, la paire... 15c

TOILE TOILE

- Toile à rouleaux, 18 pouces valant 12c à... 7c
- Toile à rouleaux, valant 15c à... 8c
- Toile à boucher, double largeur, 32c, à... 25c
- Toile de foin, valant 15c pour... 6c
- Toile à nappe, 40 pouces de largeur, valant 25c pour... 17¹/₂c
- Toile à nappe, 55 pouces de largeur, valant 40c pour... 25c

CRETONNES

- Jolie cretonne, simple largeur, valant 15c pour... 10c
- Cretonne, simple largeur, valant 20c pour... 12c
- Cretonne, simple largeur, valant 25c pour... 15c
- Cretonne, double largeur, valant 18c pour... 14c
- Cretonne, double largeur, valant 20c pour... 16c
- Balance de damas, valant 60c sacrifiés pour... 42c
- 200 verges de beau net à rideaux, valant 15c réduit à... 9c

BAS en LAINE par cotes

- Bas valant 25 centins pour... 15c
- Bas valant 35 centins, pour... 20c
- Ligne extra spéciale uni valant 55c, pour... 35c
- Ligne extra spéciale, par cotes, valant 58c, pour... 39c

LOTS DE RUBANS

- 200 pièces de rubans 18 verges chacune, valant 42c, sacrifiées à... 25c

AUTRES RUBANS -

- Rubans satin de couleurs, valant 8, 9 et 10c pour... 3, 4 et 5c

CORPS EN LAINE

- Roses, blancs, gris et noirs, manches courtes, valant 30c, pour... 19c
- Corps en laine avec manches, pour enfants, différentes grandeurs, valant 28c, pour... 15c

GANTS

- Gants Kid noir, gants valant 50c, pour... 25
- Gants Kid couleurs, bonne qualité, valant 75 centins, pour... 49c
- Gants cachemire pour enfants, couleurs assorties, valant 26c, pour... 15c

MOITIÉ PRIX

- Bavettes... 5c
- Collets broderie... 5 et 10c
- Broderies 1000 verges à... 4c

BOAS ! BOAS ! BOAS !

- 60 doz. de Boas en plumes, à 4 de leur valeur, 20c à \$1.00 depuis...

SOIE ! SOIE ! SOIE !

- Un lot de Soie de 500 verges, Soie nuancée, valant 25c, pour... 15c

TWEED ! TWEED !

- Nouveau tweed couleur valant 30c, pour... 24c
- Nouveau tweed couleur, valant 35c, pour... 27c
- Nouveau tweed couleur, valant 45c, pour... 39c
- 300 verges tweed double largeur, \$1.25, pour... 67c
- 200 verges tweed, double largeur, 75c, 80c et 90c pour... 56c
- Serge Noire \$1.35, pour... 99c

N'oubliez pas que nous avons un tailleur attaché à l'établissement.

JOB

- Un lot de Broderie valant 10c, pour... 5c
- Un lot d'Insertion valant 10c, pour... 6c
- Balances de nos flanelles grises, valant 18c, 20c et 25c, sacrifiées à... 13c

COTON A TABLIERS

- 36 pouces de largeur pour... 9c
- 38 pouces de largeur pour... 12c
- Coutil extra, valant partout 25c, réduit à... 14¹/₂c
- Coutil extra, valant partout 15c, réduit à... 9c

JUPES DE ROBES

- Jupes de robes assorties, couleur, valeur extra... 95c
- Jupes en Tweed, couleur, \$3.00 pour... \$1.97
- Jupes en Tweed, \$4.50 pour... \$2.99
- Jupes Alpagas noires et fleuries, val. \$2.75 pour... \$.95

JUPONS

- Jupons doublés en flanellette, valant \$1.10, pour... 73c
- Beaux Jupons avec fril assortis, val. \$2.25 à... \$1.35

JAQUETTES

- En flanellette couleur, valant 75c pour... 47c
- Wrappers couleur ass., valant \$1.75 pour... \$1.24

Ne négligez pas vos intérêts

Assistez à cette vente

Vous y constaterez des économies sans précédent.

ARCAND FRERES

No 111 St-Laurent

Montréal

GUÉRI EN TRES PEU DE TEMPS

Etes-vous Grevé ?

ALDERIC PILON, No 5 rue Robin, qui souffrait depuis 4 ans d'une hernie simple, a été radicalement guéri par

La Compagnie de Montréal

POUR LA **GUERISON des RUPTURES**

129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Cette importante maison de librairie vient de recevoir de Paris les almanachs Hachette et du Drapeau pour 1901, aux prix de 45c, 60c, 90c et \$1.20, aussi les suivants à 15 cents et 17 cents par poste : Des devinettes pour rire, des Calembours, du Farceur, des Tours de Cartes, Amusant, Guillaume, des Parisiennes, par Grévin, du Charivari, des Jeux de Cartes, du Savoir-Vivre, de la Bonne Cuisine, etc. Un grand choix de livres en tous genres dont voici les dernières nouveautés : Une Vie, les Dimanches d'un Bourgeois de Paris, la Maison Tellier, Bel Ami, par Guy de Maupassant, 90c. Heureux ménage, par Marcel Prévost, 90c. Les Idylles antiques, par Paul Fort, 90c. Premier voyage, premier mensonge, par A. DauDET, 90c. Suprême étreinte, par Dusaussay, 90c. Balancez vos Dames, par Gyp, 90c. La Ténébreuse, par G. Ohnet 90c.

Les commandes sont remplies par retour du courrier.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyé franco par la malle sur réception du prix minime de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordre nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITEZ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI A \$2.00, GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTZ, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à **Dr E. H. KLINE, Ld.**
981 Arch St., Philadelphia, Pa. Fondée en 1871.

Dr J. G. A. Gendreau
CHIRURGIEN-DENTISTE
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.
Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell: Main 2915.

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 51 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.

Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une botte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de L'OBESITÉ

FUCUS PHYTOLACCA SAUTER

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA:
PHARMACIE LACHANCE
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.
PRIX, \$1.25 LA BOITE
(Expédié franco par la malle sur réception du montant.)

ENFANTS TERRIBLES

—Papa, pourquoi qu'il a un nez aussi long ?
—Pour pouvoir boire facilement, mon enfant.
—Ah ! pourquoi alors que tu n'as pas également un long nez, papa ?

GUERRE AUX CHATS

Nous sommes agents pour la **Terrible Carabine Pneumatique "MURDER DEATH"**, qui tue à 150 pieds. Ceci n'étant pas un jouet, ne saurait être classé parmi ces choses telles que généralement apponées. C'est une véritable et puissante carabine pneumatique faite d'après un modèle valant \$25.00 splendide et à la manufacture avant livraison. Nous en avons un nombre limité à vendre à \$2.50. Elles sont expédiées par express, soigneusement paquetées, tous frais payés, sur réception du prix.

Si vous ne pouvez en acheter, nous vous en donnerons une **GRATUITEMENT**. Pour cela il vous suffit de vendre trois douzaines de nos magnifiques portraits de la reine à 10 cts. chacun. Ils sont peints de seize couleurs et d'une grandeur de 9 pcs. sur 12, prêts à être encadrés. Pour le prix, ce sont des merveilles. Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons ces portraits. Vendez les à 10 cts. chacun, retournez nous en le prix et vous recevrez notre **Magnifique Carabine Pneumatique France**.

LA ROYAL ACADEMY PUBLISHING CO. 646 Dept. TORONTO, CAN.

RIPANS

BONNES RAISONS POUR FAIRE USAGE DES RIPANS

Elles guérissent les désordres gastriques et du fonctionnement de l'estomac et améliorent la santé de tout le système en mettant chaque organe en action.

Elles stimulent la production normale du liquide gastrique.

Elles empêchent la fermentation de se produire dans l'estomac et les intestins.

Elles enlèvent les douleurs gastriques et intestinales.

Elles agissent tout de suite et continuent à agir aussi longtemps que la nourriture fait son travail de digestion.

Elles coûtent cinq cents pour dix pastilles dans toutes les pharmacies.

ON DEMANDE:—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Ils bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulagé. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucune substitution. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites, 1,600 de celles-là demorent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

NORMAN H. H. LETT, Ecogreffer de la ville d'Ottawa, dit: Par l'usage de votre traitement j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait. J'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement complet en strictement suivant les instructions.

Dr J. M. SAWERS,
122, MacDonnell Ave., TORONTO.

Heures de bureau 9 h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 2915

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

LAPRÈS LAVERGNE

Photographes

NO 360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.

BUREAU RESIDENCE
MARCHANDS 843 TEL. BELL 251
BELL EST 1263

LE DRAME DE ROSMEUR

PREMIERE PARTIE

LE MYSTERE

(Suite)

La porte vitrée de sa chambre donnait sur un large balcon de bois formant galerie tout autour de l'hôtel et aboutissant par un escalier à la chaussée qui longe l'immense grève.

Dans ces régions paisibles, nul ne songe à se mieux garder ; on y rencontre des barrières à claire-voie, et des portes qu'une poussée d'épaule ferait tomber. "La prudence est la mère de la sûreté", assure le proverbe. En Bretagne, nombre de gens estiment que la confiance appelle la loyauté. Ils n'ont pas toujours tort.

Lebreton descendit sur la route enténébrée. Il préférait l'air pur du large à l'atmosphère de sa chambre, pourtant largement aérée.

Il allait, en proie au doute cruel, se répétant le dur problème, sans y trouver de réponse. Et tandis qu'il marchait sous la nuit, emplissant l'écho lugubre du bruit de ses pas sur la chaussée, la mer revenait, insidieuse et coutumière, regagnant le terrain perdu, avec le lent et sûr déplacement de ses lames sur ce sable ferme et uni qui, pour tant de voyageurs égarés, s'est ouvert en humide linceul.

Tout au fond, à d'inappréciables distances, un point lumineux scintillait ou sautillait, feu de quelque barque de pêche profitant du flot pour sortir du port de Saint-Michel, de Trédrez ou de Loquirec. Et l'étrange celle errante se balançait au gré de la vague inaperçue, mais devinée.

Lebreton marchait dans ces ténèbres, toujours poussé par l'instinctif besoin de son cœur. Il allait le long de la chaussée silencieuse, s'arrêtant parfois pour écouter ce murmure de l'eau approchant, murmure qui roule d'indiscibles, d'inexprimables terreurs.

Alors, penché sur le petit mur qui borde la route jetée sur les roches comme un ruban ceignant la terre ferme, il songeait à cette Providence éternelle qui veille la nuit comme le jour et qui arrête invariablement les assauts de la mer au grain de sable qui leur sert de limite ; il méditait sur les vieilles légendes bretonnes, sur cette tradition de la mystérieuse cité d'Is engloutie par l'Océan exécuteur des châtiments de Dieu.

Et il se disait qu'il suffirait d'un simple effort des vagues pour emporter cette frêle barrière de pierres cimentées et gagner au large sur cette campagne endormie, jusqu'au pied des collines de granit, muraille dressée par Dieu lui-même contre les empiétements de l'humide élément.

Comme il atteignait le coude de la route au pied du Roc'h ar Lar, il vit une ligne blafarde se tracer sur l'horizon de l'est.

—Déjà le jour !—pensa Colman, surpris que l'aube vint si vite.

Et, en ce moment même, tout au fond du lointain vague, une note claire s'éleva, s'envola plutôt sur la trame noire : un coup, un seul, frappé par le marteau sur le timbre d'un invisible horloge. C'était le clocher de Saint-Michel qui sonnait la demie après trois heures.

Le vent venait de l'est, vent du beau temps. C'était lui qui avait apporté la limpide sonnerie.

Lebreton regarda derechef. Ce qui n'était qu'une tache tout à l'heure s'était rapidement transformé en une large échancrure blanche sous le rapide pinceau

de la lumière. Et maintenant le sommet des collines se délimitait en une bordure onduleuse et sombre au-dessus de Saint-Michel, de Trédrez et de Trébeurden. Le soleil était derrière ces hauteurs encore estompées.

Encore quelque cent mètres et Colman se trouva à l'entrée de la vallée du Pontaryar.

Il hésita. Le cours du maigre ruisseau, si riant et si frais pendant le jour, sous la grande flambée du soleil, n'était à cette heure, qu'un pertuis obscur, une sorte d'entonnoir ténébreux tapissé de glauques terreurs, d'épouvante sans figure.

Certes, ce n'est point que Lebreton eût peur. Mais il ignorait la route exacte, et ses yeux ne lui étaient présentement d'aucun secours. Et il ne savait point s'il devait prendre à droite ou à gauche. Ces terres basses de Bretagne sont pleines de pièges.

Les fondrières y sont à tous les pas et les marais y étendent leurs mornes linceuls de lises. Il faut l'habitude du pays pour savoir se guider au travers de ces espaces quand on n'a pas le clair-regard du jour pour montrer la voie.

Une fois encore, Colman leva les yeux vers les collines vêtues de genêts, de fougères et de pins.

Le ruban était maintenant une tache circulaire d'une netteté singulière qui, comme un liquide corrosif, rongea le manteau de nuit autour d'elle.

—Oui c'est le jour, se répéta-t-il.—Encore quelques minutes et je pourrai voir mon chemin.

Soudain, de tous les points de l'horizon, un son joyeux s'éleva, modulé dans toutes les gammes, nuancé à l'infini.

Les coqs s'éveillaient dans les basse-cours et saluaient l'aube naissante.

Or, c'est une des grandes joies du matin à la campagne, ce chant du coq. L'oiseau vigilant à une voix de fête, une manière à lui de souhaiter la bienvenue à la lumière, et sa fanfare, trop criarde quand on l'entend de près, emprunte aux lointains soupçonnés une poésie étrange et mélancolique. Pourtant, c'est un cri de vie que ce chant dont chaque note déchire un peu plus le voile de l'obscurité, et il n'a d'égal que la brève note de l'alouette dans la laiteuse candeur des aurores.

Lebreton s'était arrêté pour écouter, pris au cœur par cette intense poésie des choses et de la vie.

Il écoutait, absorbé, sans s'apercevoir que tout s'éclairait autour de lui.

Il eut l'idée de retourner la tête et de regarder du côté de Saint-Efflam qu'il venait de quitter.

Et il fut comme fasciné par le tableau.

Par-dessus les collines de l'Orient, le soleil, encore invisible, décochait ses flèches d'or sur les côtes circulaires de Loquirec, et l'angle droit de la baie apparaissait illuminé par cette illumination subite. Lebreton vit l'hôtel se détacher sombre sur le panneau éclairé des côteaux.

La petite masse blanche de la chapelle dédiée à Saint-Efflam apparut comme un temple de fantasmagorie.

Il n'était pas possible de fixer ce spectacle unique en ce moment, d'assigner une durée à ces colorations de rêve que la chute vertigineuse du globe terrestre devant l'astre roi modifiait de seconde en seconde.

—Allons,—pensa Lebreton,—je vois à présent assez clair pour trouver ma route. En avant !

Et il tourna à droite et s'enfonça dans la vallée encore pleine d'ombre et de brume.

Il suivait ainsi son chemin sous les arbres, un vrai chemin couvert, ou plutôt une sente pittoresque accrochée tantôt au pied, tantôt au flanc des collines rocheuses. Des chiens de ferme troublés dans leur sommeil aboyèrent avec colère ou hurlèrent lamentablement à la mort dans les enclos baignés de nuit.

—Où vais-je ainsi ?—se demanda le jeune homme indécis.

Il avait bien fait mille pas au hasard de la route, se heurtant aux troncs d'arbres, s'accrochant aux épines des ajoncs. Il ne savait point où il allait, mais sa pensée se dégageait peu à peu des influences qui la dominaient. Et il s'expliquait maintenant ce besoin auquel il obéissait de découvrir la demeure dont Mme Ferreix avait parlé la veille. Il y avait là, dans cette vallée endormie, une villa, un manoir, ou simplement un chalet moderne, sous le toit duquel dormait, plus belle encore en son repos, cette femme dont l'étrange séduction avait exercé son sortilège sur la volonté pourtant si résolue de l'homme voué à son grand office de justicier.

Et, cette maison inconnue, il voulait la voir, sentant que, lorsqu'il l'aurait vue, le calme serait rendu à son esprit.

Tout à coup, au-dessus de la haute colline qui encaissait à l'Est l'étroite vallée, le jour apparut blanchissant le ciel.

Les pins qui la couronnaient se dessinèrent nettement en silhouettes noires sur le front pâli du firmament.

Et ce dernier obstacle franchi, la lumière tomba de la voûte où les étoiles s'éteignaient en nappes blanches dans la gorge verdoyante. Des animaux entiers s'éclairèrent par plaques, et, sur le versant opposé au sien, dominant la crête, au travers d'un rideau d'arbres séculaires, au milieu des tapis de pelouses veloutées, Lebreton vit se dresser une construction massive et carrée, à deux étages, trouée de vingt larges fenêtres dont les volets étroitement fermés attestaient qu'on dormait profondément sous ce toit.

Une émotion étrange le secoua. Il eut tout de suite la certitude que c'était là qu'elle habitait.

Alors, il eut honte de sa faiblesse ; il se jugea ridicule d'avoir cédé à la sollicitation de son désir, et reprit le chemin de l'hôtel.

Et ce fut à travers un paysage embrumé de rosée, frissonnant de la fraîcheur matinale, qu'il parcourut la voie du retour.

Deux heures plus tard, l'hôtel s'éveilla à son tour et ses habitants se rendaient en foule sur la plage. Une joie de fête éclatait dans les cris des enfants et les rires des femmes. C'était, grâce à la pleine mer, l'heure du bain matinal.

—Elles vont venir !—pensa Lebreton.

Il ne se trompait pas. Vers huit heures et demie, — alors que le jusant commencé avait ramené l'eau d'un bon tiers en arrière de la plage, la voiture des Ferreix s'arrêta devant la porte de l'hôtel. Les dames venaient prendre leur bain et profiter des cabines que Kerjan mettaient bénévolement à leur disposition.

Comme la veille elles étaient escortées de Germaine et des deux messieurs de Myrès.

Mais, cette fois, à peine eurent-elles mis pied à terre, que le beau Lucien alla chercher le député sur le seuil de l'hôtel et vint le présenter avec force compliments aux deux jeunes filles et à leur mère.

Celles-ci adressèrent un salut amical à Colman et se dirigèrent, accompagnées du groupe vers les cabines.

En ce moment l'Anglais Johnson descendait enveloppé d'un ample caban sous lequel il dissimulait son habit de bain.

Il vint droit à Colman et lui tendant la main, il lui demanda :

—Est ce que tu ne vas pas faire une pleine eau avec moi ? J'ai à te parler.

La voix de Bertie avait repris son calme des jours

précédents et on lisait sur ses traits la même candeur souriante.

Lebreton remonta dans sa chambre et reparut à son tour enveloppé d'un manteau gris. Les deux hommes se dirigèrent vers la plage.

—Colman,—commença l'Anglais,—les notes que nous possédons sont bien incomplètes et le "Souviens-toi !" de notre pauvre Paul n'est pas une indication suffisante. Savais-tu que Blanche de Pengoaz eût une sœur.

—Non,—répondit vivement Lebreton.—Pourquoi me poses-tu cette question ?

—Parce que la jeune fille qui accompagne les dames Ferreix se nomme Germaine de Pengoaz...

Lebreton avait tressailli. Un instant, il demeura silencieux. Puis, avec un geste vague, il dit :

—Ce n'est peut-être qu'une cousine, une parente éloignée. Pourquoi serait-elle une sœur ?

Bertie hocha la tête et s'appuyant à l'épaule de son compagnon :

—Parce que, il y a dix ans, la maison de Pengoaz n'avait plus que deux représentants : le vicomte Georges, mon cousin, et moi.

—Ah !—fit encore Colman, surpris.—Mais tu es un Rosmeur, toi ?

—Oui, Pengoaz-Rosmeur, comme tu es, toi Trédrez-Rosmeur.—Moi mort, la branche aînée est éteinte.

Lebreton marchait la tête penchée, les sourcils rapprochés par une tension d'esprit. Il demanda :

—Je ne savais pas que Georges eût eu deux enfants de son mariage. Je croyais que sa femme Paule Hervyn était morte après la naissance de Blanche.

—Et tu ne te trompes pas. Mais Georges habitait Paris ; nous n'avions guère de ses nouvelles. Il s'est remarié sans doute.

—C'est ce qu'il nous faudra savoir,—conclut Lebreton.—Car, si cette enfant est la sœur de la morte, elle peut nous fournir quelques détails. J'ai trouvé le portrait de Blanche dans les papiers de Paul et c'est à Nice que j'ai retrouvé l'autre portrait. Or, tu dois te rappeler que l'acte de décès de Blanche a été dressé à Nice, où elle se trouvait pour "raisons de santé". Quelle est donc la jeune fille morte à Nice que l'on a fait passer pour Blanche, et dans quel but ? Quel a été l'auteur de cette superberie qui aboutissait à un crime ? Déjà, l'autre jour, Kerjan a formellement distingué entre les deux photographies. Si la jeune fille qui accompagne les dames Ferreix confirme la déclaration de Kerjan, la lumière sera à moitié faite.

—Il restera encore à découvrir le coupable.

—Le coupable ? prononça Lebreton d'une voix sourde, n'y a-t-il pas un adage qui le dénonce : *Is fecit cui prodest ?*

—Et, demanda Johnson avec un tremblement dans la gorge, à qui la mort de Blanche a-t-elle profité ?

Un lourd silence se fit, pendant lequel les deux hommes, muets et farouches sous la même oppression, n'osèrent pas se regarder.

A la fin Colman murmura en une espèce de sifflement :

—C'est Mme Aline Ferreix, sœur de Paule Hervyn, qui a recueilli l'héritage de la morte.

—Mon Dieu ! fit Bertie Johnson dont la tête tomba sur sa poitrine lourdement.

Ils marchèrent côte à côte sans se parler. Lebreton tendit la main à son ami.

—Tu souffres, demanda-t-il avec émotion.

—Oui, fit la voix de l'Anglais dans un rauque spasme.

—Laquelle aimes-tu ? questionna encore Colman.

—Laquelle ? Celle qui a des yeux si doux, si pleins de langueurs, Aliette, la blonde.

Une sorte de rugissement gronda dans la poitrine de Lebreton, et dans ce rugissement, il y avait comme de la joie.

—Eh bien ! nos destinées se valent, nos malheurs sont égaux ! J'aime l'autre, la brune, Dina.

—Non, protesta Bertie avec révolte, non, cela n'est pas possible, ce n'est point là qu'est la main du crime. Je ne veux pas le croire.

Ils n'eurent pas de loisir de poursuivre ce douloureux entretien.

DEUXIEME PARTIE

LES LUTTES DU CŒUR

I

DIALOGUE DE COQUINS

M. Hippolyte de Myriès occupait à Paris, sur l'avenue Kléber, un fort bel appartement meublé avec richesse, presque avec profusion. Cet ancien magistrat sans fortune était à la tête d'un revenu de cinquante mille francs.

Ce revenu il le dépensait intégralement et il s'en fallait qu'il pût faire des économies, étant données les coûteuses fantaisies de M. Lucien de Myriès, son fils, jeune homme très lancé, qui, à l'insu de son père, mangeait fastueusement son blé en herbe.

Il arrivait fréquemment à ce père de cinquante ans de tenter une réprimande à l'adresse de ce fils de vingt-huit ans.

Lucien prenait l'avis "à la blague," plaisantait son père, sur ce ton goguenard et irrespectueux que prennent tant de beaux fils contemporains, mais, souvent aussi, à la fin de ses plaisanteries, il paraissait comprendre et baissait la tête, avec cet aveu mélancolique :

—Tout de même, tu as raison, papa. Il est temps que je fasse une fin, que j'épouse une héritière. Je te le dois, assurément, car ton million est fortement ébréché pour le quart d'heure. Il faut que je lui rende son fil. Un homme sans argent est un soldat sans armes.

C'était même cette sage résolution qui cette année-là avait conduit le père et le fils en Bretagne.

Or, le séjour en Bretagne avait pris fin. Ni l'un ni l'autre des deux Myriès ne pouvait se passer de Paris. Ils haïssaient la province et spécialement la campagne.

Il leur fallait l'asphalte avec ses plaisirs et ses émanations malsaines. Sous ce rapport, le père ne le cédait en rien à son fils, et l'on pouvait dire, sans crainte de se tromper, que celui-ci avait de qui tenir.

Cependant, au cours de sa carrière, M. de Myriès avait passé pour un magistrat intègre, austère, digne du respect, sinon de la sympathie de tous.

Les proverbes sont nombreux qui enseignent qu'on ne doit pas se fier aux apparences. Dans le cas de M. de Myriès, le proverbe ne pouvait concerner que les apparences morales, car, pour ce qui était du physique, le magistrat était porteur d'une physionomie ingrate et dure qui, au premier abord, malgré la correction des lignes du visage, de la tenue et de l'attitude, indisposait le regard.

C'était dans son propre regard surtout que M. Hippolyte de Myriès résumait les causes diverses des animadversions. Il avait ce que les psychologues dénomment "l'œil trouble." Cet œil ne supportait que malaisément le heurt d'une prunelle franchement ouverte. En revanche, il se faisait lui-même agressif et pénétrant quand il rencontra un visage débonnaire et timide. Dans les diverses étapes de son avancement judiciaire, il avait toujours laissé la marque de sa dureté de cœur, de sa sévérité implacable. Il était de ces robins pour lesquels tout parvenu est un coupable, et qui croient servir d'autant mieux la justice qu'ils en éloignent la pitié.

Servir la justice ! C'est là une de ces faciles excuses qu'invoque toute humeur méchante ; c'est le titre dont se décorent les duretés naturelles du cœur humain. Il est si facile de "servir la justice" lorsqu'on n'a qu'à donner libre cours à la malveillance spontanée de l'âme !

M. de Myriès était un malveillant d'essence. Au moyen âge il eût fait un tortionnaire féroce ; sous la Révolution, il aurait volontiers suppléé Fouquier-Tinville, Carrier ou Joseph Lebon.

Ce jour-là, dans le superbe cabinet de travail aux hautes bibliothèques de noyer ciré, le père et le fils étaient en conversation suivie.

L'un et l'autre avaient le front soucieux et chargé de rides.

—Entre nous, mon cher,—disait le père,—tes affaires n'ont pas l'air de marcher toutes seules du côté des dames Ferreix.

Et le fils répondait, sans essayer d'une atténuation inutile :

—Oui, tu as raison. Ce mariage n'avance guère. Voici deux mois que nous sommes de retour, et nos belles amies de Morlaix ne se pressent guère de venir hiverner dans les joies de la capitale.

Un mauvais rire retroussa ses lèvres minces.

—Je n'ai pourtant rien à me reprocher. J'ai prodigué les assiduités, et ce n'est pas ma faute si la belle Aliette n'est pas compromise.

L'austère magistrat en retraite acquiesça d'un sourire à cette réflexion de son fils.

—Hé ! hé ! tu n'as peut-être pas pris le bon chemin. Et puis tu as à lutter contre forte partie.

—Oh ! oui, je sais,—gronda Lucien avec une sourde rage,—cette Dina me déteste et fait tout ce qu'elle peut pour éloigner sa sœur.

—Bah !—fit le père,—s'il n'y avait que Dina, l'obstacle ne serait pas redoutable. Je me chargerais bien de trouver à cette belle cavale le dompteur qu'il lui faut. Mais il y a autre chose.

Il ne mesurait guère ses expressions, le hautain M. de Myriès, et qui l'eût contemplé en ce moment aurait été effrayé de la flamme qui avait soudain allumé ses paupières. Lucien la connaissait sans doute, car il n'y prit pas garde. Il ricana :

—Oui, je connais ton système. Tu lâcherai le beau Félix à ses troussees ? Entre nous, il est un peu mûr, le beau Félix.

—Crois-tu ? il a deux ans de moins que moi, et je suis vert pour mes cinquante ans.—Mais, je te le répète, ce n'est pas Dina qui m'embarrasse. Il y a par malheur, cet Anglais.

—Oh ! oui, l'Anglais, Bertie Johnson. Il parle le français comme nous, cet Anglais.

—Et, reprit M. de Myriès qui, prenait plaisir à exciter les haines de son fils, c'est un hercule qui porterait un canon sur ses épaules. Te rappelles-tu comme il a proprement rossé les frères Garmin & Keravilio ? Ce sont pourtant deux robustes gars.

Il ajouta avec une inexprimable raillerie du sourire :

—Tu es bien gringalet à côté de lui, mon garçon.

Le mot amena une rougeur de colère aux pommettes de Lucien de Myriès.

—Gringalet ! gringalet ! C'est bientôt dit, mon doux père, ronchonna-t-il.

Et il ajouta avec une fatuité de bravoure tout à fait téméraire :

—Un homme en vaut un autre, après tout. Ce monsieur ne me pèserait pas lourd si nous allions sur le pré. Je ne me battrais pas contre lui à coups de poing. Ce n'est pas ainsi que se règlent ces sortes de questions.

M. de Myriès comprit qu'il avait poussé la raillerie trop loin. Il reprit avec un essai d'amabilité.

—Allons ! allons ! Ne te fâche pas de ce que j'en dis. Je te crois parfaitement capable de pourfendre ce colosse. Mais cela ne changerait rien à la triste situation et tu ne ferais qu'indisposer la belle Aliette, comme tu dis, si comme je le crois, elle est férue d'un sentiment généreux à l'égard de ton rival.

—Ah ! tu le crois, fit violemment Lucien. Alors il faudra que je tue cet homme. Je le tuerais.

Il s'était levé avec une colère un peu surfaite et marchait à grands pas dans la pièce, multipliant ces gestes saccadés qui, chez tous les êtres nerveux, sont plutôt l'indice de la puissance que de la force d'âme ; il tirait sa jaquette, son gilet, ses manchettes par coups secs, en mâchonnant des exclamations monosyllabiques entremêlées d'invariables : "Je le tuerais ! Je le tuerais !"

—Ah ! ça, essaya encore de plaisanter M. de Myriès, tu prends la chose bien à cœur ? Je croyais que ce mariage n'était pour toi qu'une affaire ? Est ce que tu serais amoureux de la jeune personne, par hasard ?

Il y avait une ironie si cruelle dans ces derniers mots que la colère du fils se tourna brusquement contre le père.

—Eh ! mon cher papa, répliqua-t-il maussadé.

prends le comme tu voudras. Il n'y a pas à dire "mon bel ami." Eh bien, oui, là, je suis amoureux. T'imagines-tu qu'on peut passer un mois auprès d'une splendide créature comme celle-là, l'accompagner à cheval, à la chasse, sans éprouver un étourdissement du cerveau ?

—Alors, tant pis ! C'est très fâcheux ! prononça gravement l'ancien magistrat.

—Pourquoi fâcheux, mon cher père ?

—Parce que tu es vaincu d'avance, parce qu'un homme amoureux n'est plus maître de ses moyens et que la femme dont il est épris s'aperçoit bien vite de l'empire qu'elle exerce. Or, comme les filles de mon excellent Aristide Ferreix sont de grandes coquettes dans toute l'acception du terme, elles sauront merveilleusement jouer leur rôle et te bernent à leur guise. Je suis fâché de te le dire, mon garçon, mais tu feras bien de tourner tes vues matrimoniales d'un autre côté. La belle Aliette ne me paraît pas devoir tomber dans ton lot.

—Eh bien ! non... glapit Lucien, au paroxysme d'une fureur qui n'était pas feinte, cette fois, ni exagérée. Cette femme, je la veux et je l'aurai. Sa seule image, son souvenir m'affolent. J'ai fait tout au monde pour rendre ce mariage fatal en essayant de la compromettre. J'irai jusqu'au bout ; jusqu'à la violence, s'il le faut.

—Ho ! ho ! fit M. de Myriès, troublé malgré lui par cette sincérité d'accent. Tu es plus atteint que je ne le supposais.

Et, tout aussitôt, sa voix se fit sourde, en dedans, un regard noir creusa son arcade sourcilière profondément froncée.

—Non, non, non, pas de violence, mon garçon, il ne faut pas aller jusque-là. On n'en peut prévoir les suites. Elles sont cruelles.

On eût dit que quelque sinistre réminiscence hantait sa mémoire, car tout son corps se voûtait, secoué d'un frisson.

La jeunesse ne souffre pas les conseils. Lucien n'en avait jamais souffert, même de son père. Il se récria :

—On voit que tu as toujours été un homme sage, que tu n'as jamais aimé !

M. de Myriès ne sut pas contenir le cri de son cœur.

—Je n'ai jamais aimé, moi.

Et son œil eut un reflet glauque si effroyable que Lucien lui-même en fut comme atterré. Il se tut reculant devant cette flamme qui venait de mettre à la face

correcte et dure du vieux magistrat un masque de passion effrénée, dégradante.

O'était pour lui une soudaine et affreuse révélation. L'ancien homme de justice se rendit-il compte de l'impression d'effroi qu'il venait de produire sur son

fil ? Toujours est-il que, redevenu maître de lui, il commença à développer une théorie assez spécieuse de laquelle il résultait que les moyens extrêmes doivent toujours être repoussés et que l'honnêteté du fond du cœur est une quantité négligeable pourvu que celle de la surface, c'est-à-dire des apparences, soit sauvegardée.

Ils en étaient là de leur entretien, lorsque le valet de chambre ouvrit la porte et demanda :

—Monsieur veut-il recevoir un homme qui demande à lui parler ?

M. de Myriès, brusquement interrompu, questionna :

—Un homme ? Qu'est-ce que c'est que cet homme ?

À quoi le domestique répondit :

—Dame, monsieur, ce n'est pas un monsieur ; c'est un homme, qui peut avoir dans les quarante-cinq ans.

—Vous a-t-il dit son nom ?

—Il dit que monsieur le connaît bien, qu'il s'appelle Eustache Garmin.

—Garmin ? — fit à son tour Lucien enterloqué. — Eh ! qu'est-ce qu'il vient faire à Paris, cet animal-là ?

Qu'est-ce qu'il peut te vouloir ?

En entendant ces mots, Lucien fit un pas de retraite vers la porte opposée à celle par laquelle le domestique était entré, et, du seuil, ricanant, il cria à son père :

—Je crois que ma présence ne t'est pas indispensable, papa, et je ne tiens pas outre mesure à serrer la main de ce rustre.

—Tu peux t'en dispenser, en effet, mon ami,—concéda M. de Myriès, qui s'assit sur un fauteuil de bureau.

A peine le jeune viveur avait-il disparu que l'hôtelier de Keravilio entra dans le cabinet avec un gauche salut.

Il était manifeste que l'aîné des frères Garmin était intimidé et subissait malgré lui le prestige de cette opulence et de cette distinction, n'ayant pas l'habitude de frayer avec des gens de cette condition. Mais en même temps, une barre au-dessus des sourcils, un pli aux commissures de la bouche indiquaient surabondamment que cette timidité n'était autre que celle du fauve devant le dompteur. Ce qui brillait au fond des yeux de l'aubergiste de Keravilio, c'était l'envie basse, la haine toujours prête à se donner carrière, qui gronde toujours dans les âmes viles.

—Que voulez-vous de moi, Eustache ? — interrogea l'ex-magistrat, en montrant un siège au serviteur.

Celui-ci ne s'assit qu'avec une sorte de contrainte. Le luxe de cette pièce l'écrasait, tout en aiguisant ses convoitises.

Au lieu de répondre sur-le-champ à la question, il promena autour de lui des regards à la fois sournois et insolents.

—Savez-vous que vous êtes bien logé ici, monsieur de Myriès ? Vous êtes mieux que dans votre dernier logement ; mieux qu'à Versailles aussi.

—Oui,—condescendit l'ex procureur,—je ne suis pas mécontent de notre appartement.

—Ce que c'est pourtant que d'avoir une belle fortune comme la vôtre, n'est-ce pas, monsieur de Myriès ! L'argent ne fait pas le bonheur, comme on dit, mais il l'aide joliment, et si vous pouviez nous en donner un peu, nous vous en serions bien reconnaissants, Léon et moi.

Ceci était l'exorde et l'exposition. En les entendant, Hippolyte de Myriès changea de couleur.

—Je vous ai prêté plusieurs fois, Eustache. Vous ne m'avez jamais rien rendu.

—Je sais bien, M. de Myriès, mais il ne faut pas nous en vouloir. Les affaires vont si mal, vous savez. On ne gagne pas seulement de quoi ajuster les deux bouts. Ah ! c'est dur la vie, allez !

Il poussa un gros soupir, fit une pause discrète, puis, revenant à la charge :

—C'est vrai que vous ne pouvez savoir ça, vous monsieur, qui êtes un homme riche. Comment le sauriez-vous ?

—Je ne suis pas un homme riche, mon garçon ; vous le savez bien.

—Oh ! Que si fait, monsieur, que vous êtes riche. Quand on a cinquante mille francs par an, on est riche. Et puis, enfin, l'argent des deux demoiselles n'a pas été tout à fait pour rien entre vos mains.

M. de Myriès était visiblement mal à l'aise et un observateur attentif n'eût pas tardé à acquérir la conviction que ce dialogue n'était encore qu'une escarrouche, le premier contact de deux ennemis qui pouvaient bien avoir été deux complices.

Avec deux ou trois soupirs et des allusions à sa situation malheureuse, Eustache Garmin risqua une demande directe :

—Si vous pouviez nous donner encore trois mille francs ?

—Mais, questionna l'ancien magistrat impatienté, qu'est-ce que vous faites de tout cet argent ?

—Tout cet argent ? Et croyez-vous que nous en avons de trop ? Croyez-vous que l'hôtel se soit payé tout seul ?

—L'hôtel ? Mais c'est moi qui l'ai payé, Eustache, seize mille deux cent-quatre-vingt-dix francs ; vous le savez bien.

—Oui, je le sais, monsieur. Mais l'hôtel bâti n'est pas tout l'hôtel. Il y faut les meubles, les ustensiles, les domestiques. Et puis Keravilio est un sala tra et la clientèle n'est pas aimable.

—C'est à-dire que c'est vous qui n'êtes pas aimables pour la clientèle. On le prétend du moins.

—Nous sommes ce que nous sommes, M. de Myriès. Il y a des gens qui ont l'air plus honnêtes que nous et qui ont des tas de choses sur la conscience. Nous avons l'air

méchant, et, pourtant, nous n'avons tué personne, pas même des petites filles.

L'ex procureur changea de visage.

—Vous faites toujours des allusions de ce genre, Eustache. La loi appelle cela du chantage.

L'hôtelier de Keravilio répondit de son ton bourru :

—Que la loi appelle ça comme elle voudra, ça m'est bien égal. N'empêche que ce que je dis c'est seulement pour vous montrer que nous avons été bien raisonnables, mon frère et moi, en ne disant rien de ce que nous savions.

—Et... Qu'est-ce que vous saviez donc ? fit imprudemment l'ancien magistrat.

Un ricanement sinistre rida la face bestiale de l'aîné des Garmin. Il murmura, en phrases hachées :

—Hé ! hé ! M. de Myriès, vous ne nous avez pas demandé ce que nous savions quand Léon a porté sur son dos la petite jeune fille morte... par accident... dans les ruines ? C'était une chance qu'elle ne fût pas connue là-bas et que la vieille qui la reconnaissait passât pour folle.—Et la lettre du jeune homme, et la valise perdue ? — Peut-être bien que tout ça ne prouve pas grand-chose ; mais, tout de même, il vaut mieux qu'on n'en parle pas, n'est-ce pas, M. de Myriès ? Oh ! cette valise ! si quelqu'un la retrouvait !

M. de Myriès était devenu blême. Il avait quitté son fauteuil et, debout, il s'avançait vers Garmin.

—Vous l'avez trouvée, cette valise ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Le frère aîné répondit avec franchise cette fois.

—Non, monsieur, nous ne l'avons pas trouvée. Mais, m'est avis qu'il y a des gens qui la cherchent.

—Qui ? qui ? interrogea l'autre, haletant.

—Quelqu'un que vous ne connaissez pas très bien, mais que nous connaissons, nous : Yves Kerjan, l'hôtelier de Saint-Efflam. Il était greffier à Lannion, il y a sept ans, et il a fait un mois de prison pour avoir calotté M. Léopold Lorrain.

—Oui, oui, je sais.—Et vous dites que cet homme cherche ? — Quel intérêt a-t-il à chercher ?

—On ne peut pas savoir, M. de Myriès.

—Il travaille peut être pour le compte de quelqu'un autre ?

—C'est ce que nous nous sommes dit, Léon et moi.

Il se fit un silence, pendant lequel M. de Myriès se mit à marcher à grands pas dans le cabinet. Puis s'arrêtant devant Garmin.

—Ecoutez, Eustache, je vais encore vous donner ces trois mille francs. Mais ne m'en demandez plus d'ici trois ans. Mon fils me coûte très cher. Je vous ai déjà donné trente mille francs. Je vous en ai promis trente mille au bout de dix ans. Je ne m'en dédis pas. Vous aurez vos trente mille francs. Mais il n'y aura dix ans que dans trois ans.

Eustache prit un air confus en même temps que reconnaissant.

—Croyez bien, monsieur de Myriès, qu'il faut le besoin où nous sommes pour que nous venions vous déranger comme ça.

L'ex-magistrat ne l'écoutait plus.

Il avait ouvert un élégant secrétaire et d'un portefeuille en cuir de Russie avait tiré trois billets de mille francs sous l'œil luisant de convoitise du féroce hôtelier dont les doigts saisirent avidement le précieux papier.

Quand Garmin fut sorti, reconduit par le domestique, Hippolyte de Myriès retomba lourdement sur son siège, la tête entre ses mains.

Ce fut encore la voix du valet de chambre qui l'arracha à cette torpeur, en annonçant :

—Monsieur Félix Dargentré.

Un cri de joie jaillit de la poitrine de l'ancien procureur qui bondit pour ainsi dire au devant du visiteur.

II

LE BEAU FÉLIX

M. Félix Dargentré, celui que, dans les couloirs de la Chambre et dans le monde de la fête, on appelait communément "le beau Félix," était un homme de cinquante ans environ, portant beau et l'ayant été naguère. Député, depuis quinze ans, d'un départe-

ment du sud-ouest, il avait été trois fois ministre et, sur les trois, deux fois ministre de la justice.

C'était un camarade d'enfance de M. de Myriès. Ils avaient fait toutes leurs études ensemble, jusqu'au diplôme de docteur en droit. Mais tandis que l'un était entré directement dans la magistrature, l'autre s'était lancé à corps perdu dans la mêlée politique. Il avait obtenu de prompts succès et un rapide avancement.

Le beau Félix était un homme d'intelligence et d'audace, mais d'audace plus que d'intelligence.

La sienne avait consisté, en toutes circonstances à tout risquer sur la foi en son heureuse étoile. Et vraiment, sa confiance en cette étoile avait été justifiée. La valeur morale intrinsèque du personnage était de beaucoup inférieure à sa condition et au rang qu'il occupait dans le monde. — Audace n'est pas synonyme de courage. On pourrait presque dire qu'elle n'est qu'un escompte de la chance, conformément au proverbe latin : " La fortune aide les audacieux. "

Félix Dargentré possédait cette espèce d'intelligence qui tient tout entière dans la promptitude à établir le rapport entre le bénéfice d'une action quelconque pour celui qui l'établit et le dommage qu'elle peut causer à ceux qui la subissent.

De tels êtres, sans être foncièrement malfaisants, le deviennent toujours par le concours des circonstances, emportés qu'ils sont par la logique de leurs actes et l'impossibilité de les réparer, l'occasion de cette réparation leur faisant toujours défaut.

Et c'était ainsi que le personnage avait fait son chemin.

De principes, il n'en avait aucun. En revanche, il était pourvu d'une ambition démesurée et prisait qu'en une époque de démocratie comme la nôtre, celui-là est un maladroit que de sots préjugés, des pudeurs retardataires et surannées entravent dans sa marche.

Le succès étant l'excuse. — mieux encore, la glorification de l'activité, celui-là est aussi un maladroit qui ne s'assure pas tout d'abord le succès. On a toujours le loisir de faire une fin vertueuse quand on a tout ménagé pour que la réparation possible, ou, tout au moins, le désaveu d'actions antérieures, paraisse lui-même une forme nouvelle de la vertu.

Avec de telles spéculations dans l'esprit, Félix Dargentré ne pouvait avoir de scrupules.

Il l'avait fait bien voir au cours de sa carrière politique.

Toute une partie de sa jeunesse s'était usée en des luttes fougueuses en faveur des opinions les plus avancées. Sans arborer franchement les doctrines socialistes, il avait soutenu les thèses les plus voisines de ce système et, sans aborder de front la question des réformes radicales, il avait professé les opinions " à côté " le mieux faites pour plaire à la cohue des imbéciles.

Il avait donc été tout particulièrement un " anticlérical " de la plus belle eau, persécuteur et sectaire. Puis, nanti maître d'un apanage électoral, il était devenu une sorte de conservateur, de ceux qui font deux parts de leur vie, celle où l'on démolit la maison de son prochain et celle où l'on bâtit la sienne.

Sur quels souvenirs de collège s'était fondée l'amitié de ces deux hommes ? Quels mutuels services l'avaient ils cimentée ? C'était sans doute leur secret, il était bien gardé. Les complaisances réciproques sont toujours la meilleure garantie de durée des relations mondaines. Il s'était rencontré de venimeuses langues pour insinuer que le procureur Hippolyte de Myriès avait couvert de sa pure hermine quelques actes délictueux du député Félix Dargentré, qui dépassaient la limite des frasques excusables, et que, par reconnaissance, le ministre Félix Dargentré avait fermé les yeux sur certains abus de pouvoir du procureur Hippolyte de Myriès.

Mais comme ce sont là choses courantes et passées dans les mœurs de notre généreuse époque, le public s'était contenté de médire en petit comité et les rancœurs avaient fini par s'éteindre faute de trouver un combustible lumineux. Il y a comme ça nombre de mauvaises actions qui s'en vont journallement en fu-

mée. On ne s'inquiète des feux de cheminée que lorsqu'ils propagent l'incendie à tout l'édifice.

M. de Myriès s'était donc levé avec un cri de joie en entendant annoncer son ami.

Et ce fut avec une si chaleureuse allégresse qu'il l'accueillit, que l'homme politique ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

— Ah ! ça, que t'arrive-t-il Hippolyte ? Je ne puis pas croire que le plaisir de me revoir suffise à te causer une pareille émotion.

— Pardon, il y suffit, car j'ai besoin de toi plus que jamais.

— Plus que jamais ? Ah ! ... prononça l'autre dont la physionomie exprima un vague ennui.

Cette nuance n'échappa point aux yeux de M. de Myriès.

Mais il avait sans doute de bonnes raisons pour compter sur la fidélité de son ami, car il reprit sans se laisser intimider :

— Oui, plus que jamais mon cher, car la menace a reparu sur l'horizon. Il n'y a que sept ans d'écoulés.

— Et il en faut trente, essaya de plaisanter Dargentré.

— Non, dix seulement, puisque aucune instruction n'a été ouverte.

— C'est discutable. Tu serais plus dans le vrai en déclarant qu'il y a eu un commencement d'instruction mais que l'affaire a été classée sans suite. Par malheur pour les crimes, la prescription est trentenaire.

Et, comme Myriès se taisait, l'ancien ministre demanda :

— Enfin, n'importe ! De quoi s'agit-il ? Explique-toi vite.

— As-tu vu l'homme qui sort d'ici ?

— Remarqué ? Non. Il n'était pas remarquable. J'ai croisé dans l'escalier une espèce de rustre. Est-ce celui-là ?

— C'est celui-là. Cet homme est un des deux frères Garmin qui me font chanter depuis si longtemps. Ils sont maîtres de la moitié du secret.

— Et tu crains qu'ils ne parviennent à s'emparer de l'autre moitié.

— Oui. Mais ce n'est point là le plus terrible.

— Et qu'est-ce qui est le plus terrible ?

— Eux ne parleront probablement jamais. Mais il y a un autre homme qui vient de rentrer en scène et que je redoute terriblement.

— Quel est cet homme ?

— Celui-là dont la résistance, il y a sept ans, faillit empêcher le classement de l'affaire, lorsque Lorrain rendit son ordonnance en faveur du jeune homme soupçonné.

— Le greffier Kerjan ?

— Le greffier Kerjan.

— Malepeste ! — prononça le beau Félix en ramenant entre ses dents sa moustache qu'il se mit à mâcher obstinément. — voilà qui est désagréable. Ce Kerjan est un homme d'une rare intelligence. Il l'a bien fait voir à cet imbécile de Lorrain. Je ne vois pas trop ce qu'on pourrait faire contre lui.

Le visage de M. de Myriès avait repris sa teinte terreuse habituelle et le souffle devenait plus court dans sa poitrine.

Dargentré poursuivit, visiblement ennuyé, mais visiblement aussi, prenant plaisir à alarmer son vieil ami :

— Toutes ces histoires de femmes sont les mêmes. Elles finissent mal. Je te le disais bien autrefois que le cotillon te jouerait un mauvais tour. Mais aussi quelle idée saugrenue d'aller t'éprendre de cette enfant ? — Un tuteur amoureux de sa pupille !

PIERRE MAEL.

(A suivre)

PRIMES GRATUITES A NOS ABONNÉS

Les anciens ou les nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant durant ce mois, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

La présente liste annule les précédentes.

OUVRAGES AMUSANTS

1.—TOURS DE PHYSIQUE AMUSANTS, illustré, 1 beau volume de 192 pages.

2.—LA CLEF DES SONGES, par Mlle Lenormand, 1 beau volume illustré de 152 pages.

3.—L'AIMABLE COMPAGNON, nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de réparties spirituelles, d'histoires amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

HISTOIRE, SCIENCE, ETC.

4.—MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS, par Ch. de Bonnechose. Ouvrage couronné par l'Académie française. Magnifique volume illustré, relié.

5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

6.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

7.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Cet ouvrage, comme les précédents, conserve toujours son utilité. Chaque année forme une encyclopédie illustrée, de choses nouvelles, pratiques et intéressantes, en tous temps et pour tous les âges. Il ne nous reste qu'un petit nombre d'exemplaires. 1 vol. compact, in 12.

8.—L'HYPNOTISME ET LE MAGNETISME. Ouvrage donnant tous les renseignements nécessaires pour devenir magnétiseur. 1 vol. de 160 pages.

POÉSIES

9.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

10.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland. Illustrations par Geo. Delfosse.

11.—LES FLEURS DE LA POESIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

ROMANS

12.—UN CRIME ETRANGE, par le plus grand romancier anglais actuel, Conan Doyle. 1 vol. de 224 pages.

13.—LE TRESOR DE L'ILE DES FLIBUSTIERS, par Franz Hoffman, beau volume, grand in 8 de 138 pages.

14.—LES NUITS DE CONSTANTINOPLE. (Le sac de cuir), par F. du Boisgobey, magnifique roman de 286 pages.

15.—LE PELERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien, par Pamphile Lemay, nouvelle édition, complète en un fort volume.

POUR LES DAMES

16.—PORTEMONNAIE POUR DAME, en maroquin poli avec fermoir en métal, double bourse à l'intérieur pour petite monnaie, 5 pouces de longueur sur 2½ pouces de hauteur.

17.—LA CUISINIÈRE DES FAMILLES. Contenant les recettes les plus pratiques et les plus simples pour préparer potages, viandes et poissons ; œufs et salades, légumes, marinades ; pâtisseries, gelées, fruits, sauces, crèmes, poudings, plats sucrés, conserves, breuvages divers, etc., etc., ainsi que plusieurs conseils très utiles dans un ménage.

ARTICLES DE PIÉTÉ

18.—BEAU CRUCIFIX en aluminium avec ébène incrustée, mesurant 3½ pouces sur 2½ pouces. Les quatre bouts sont en forme de trèfle. Conserve toujours sa couleur.

19.—UN CHAPELET en perles à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

20.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.